

SALAH KHELIFA

RÉSURGENCES

(Poèmes)

LE BARCIDE

AU NOM D'ALLAH LE MISÉRICORDEUR, LE MISÉRICORDIEUX

- 1-Lis au Nom de ton Maître qui a tout créé ;
- 2-Qui a créé l'Homme d'un caillot de sang.
- 3-Lis ! Et ton Maître le plus Généreux
- 4-Par le calame a enseigné
- 5-À l'Homme ce qu'il ignorait ;
- 6-Non-da ! L'Homme dépasse assurément les limites
- 7-Pour peu qu'il s'enrichisse.
- 8-En vérité à ton Maître est le retour.
- 9-As-tu vu celui qui empêchait
- 10-Un serviteur de pratiquer sa prière ?
- 11-Penses-tu qu'il soit dans la bonne voie ?
- 12-Ou qu'il incite à la piété ?
- 13-Ne vois-tu pas qu'il traite Nos Signes d'imposture et qu'il
Nous tourne le dos ?
- 14-Ignore-t-il qu'Allah voit tout ?
- 15-Non-da ! S'il ne met pas fin à ses agissements, Nous le
traînerons par le toupet ;
- 16-Toupet menteur et pécheur.
- 17-Qu'il appelle donc ses acolytes à l'aide !
- 18-Nous manderons les anges de la Géhenne ;
- 19-Non-da ! Ne le suis pas, prosterne-toi et rapproche-toi !

TACHISME

MENACES DE L'OGRE

Il arrive un matin
Maudissant la chlorose,
Bénissant l'altier thym,
Le jasmin et la rose.

--Que fais-tu donc déjà ?
Lui disais-je en tremblant.
--Cet ogron égorgea
Une enfant au teint blanc.

Ta maison est la grotte
Qui devrait me cacher,
M'éloigner de sa crotte,
Mais pourquoi te fâcher ?

--Je ne puis, ne puis seul
Attaquer ce vampire ;
Apportez mon linceul !
Près de moi qui soupire ?

Élaguez ces cent fleurs !
Élaguez ce muguet !
Les soupirs sont leurs pleurs ;
Ils feront donc le guet.

Oman, Sour, le 24 mai 1998

CAUCHEMARS

J'ai rêvé que dans l'ombre
D'un couchant hululant
Des sorciers en grand nombre
Poursuivaient un uhlan

Qui montait un balzan
S'enfuyant l'œil en fièvre,
D'un trot lent et pesant ;
J'ai rêvé qu'un gros lièvre

Blasphémait un alcade
Dans la nuit tout en pleurs
Et qu'au ciel en arcade
Ascendaient mes sept fleurs.

J'ai rêvé qu'un spahi
Enfourchant sa jument
Arrivait ébahi
Chez l'imam inclément,

Qu'un caïd ord bavait
Dans nos bourgs et que près
D'un mufti l'ogre avait
Dévoré mon cyprès

(Un cyprès de mon père
Hérité du *sien*)
Où rampait la vipère
D'un charmeur circassien.

J'ai rêvé que dans l'ombre
D'un couchant hululant
Des sorciers en grand nombre
Poursuivaient un uhlan.

Ibidem, le 26 mai 1998

LE MORIBOND

Le moribond
A fait un bond
Deçà, delà
Dans l'au-delà ;

Il en revient
Les yeux en larmes
Sentant le vin,
Un vin de charmes.

Le moribond
A fait un bond
Dans l'Isthme immense
De la démence ;

Il sombre enfin :
« De l'or très fin,
Du pur diamant
Je suis l'aimant.

Reviens, mon fils
Mort à Memphis
Depuis un an
Chez le manant !

Ô toi, mon père,
Ne vitupère
Plus violemment
Après l'amant

De feu ma mère
Suave, amère !
Sois aussi tendre
Que laine ou cendre !... »

Le moribond
A fait un bond
Deçà, delà
Dans l'au-delà.

Ibidem, le 4 juin 1998

L'ŒIL CHANGEANT

Mon œil trouble
Voit un rouble ;
Mon œil franc
Voit un franc ;

Mon œil vague
Voit qui vague :
Mon œil flou
Voit le loup ;

Mon œil blanc
Est tremblant ;
Mon œil ivre
Voit du givre.

Ibidem, le 4 juin 1998

OFFRANDES (1)

J'ai donné trois glaïeuls
À mes deux bisaïeuls ;
Ah, c'était dans un rêve,
Nous étions sur la grève.

J'ai donné des jasmins
Un matin aux gamins ;
Ah, c'était dans un rêve,
Nous étions sur la grève.

On m'offrit romarin,
Chants de thym, de marins ;
Ah, c'était dans un rêve,
Je marchais sur la grève.

J'ai donné fleurs de graine,
De flamme âcre à la reine ;
Ah, c'était dans un rêve,
Elle errait sur la grève.

J'ai donné du feu blanc
Au sorcier tout tremblant ;
Ah, c'était dans un rêve,
Il mourut sur la grève.

J'ai donné les trois fleurs
À l'enfant bien en pleurs ;
Ah, c'était dans un rêve,
Il criait sur la grève.

Ibidem, le 24 juin 1998

OFFRANDES (2)

J'ai donné mon orange
Au flot tors de l'Orange,
Or le flot la dévore
Dans la nuit carnivore.

J'ai donné mon citron
À ce flot en ronron,
Or le flot l'engloutit ;
J'ai gardé mon outil.

J'ai donné ma grenade
Au marmot de Grenade ;
Au couchant il l'égrène
Car le mord la gangrène.

J'ai donné sang de figue
Au danseur de la gigue ;
Le danseur me dit : « Non,
Prends alors ma guenon ! »

J'ai donné mon amande,
Un sirop blanc d'orgeat
Au vieillard qui quémande,
Le vieillard s'égorgea.

Ibidem, le 5 juin 1998

LA TROÏKA DE MONICA

La troïka

De Monica

Roula le soir

Sur l'attisoir.

Qui relata

Dans la Plata

L'harmonica

De Monica ?

C'est toujours lui,

Son regard luit,

--Regard de loup

Vicieux et flou--.

Monica fière

Vendit la bière

De la Maison

Et sa toison.

La troïka

De Monica

Roula le soir

Sur l'Ostensoir.

Ibidem, juin, 1998

TACHISME (1)

Mon lourd heaume
De ma paume
Tombe et roule ;
Je m'écroule.

De la tête
Un esthète
Frappe un cancre
Et l'échancre.

De la main
Un Romain
Fait un oui
Au Glaoui.

Le ressac
Met un roc
Dans son sac,
Dans son broc.

Ibidem, le 6 juin 1998

LA VALSE DES AIRS

Sais-tu l'air rococo ?
C'est le fou siroco
Dont l'haleine
Est brûlante ;
Ma fenêtre est branlante.

Sais-tu l'air qu'on dit fou
Qui prend source à Corfou ?
Quand il chante, il vous brûle
Cet oiseau qui hulule.

Sais-tu l'air qu'on dit noir ?
Il s'attaque au manoir
Du baron et du comte ;
--C'est cela qu'on raconte--.

Sais-tu l'air qu'on dit rouge
Qu'a vomi Bâb-Arouge ?
Il avait combattu
Ton aïeul abattu.

Sais-tu l'air gris de cendre ?
Je l'ai vu vite ascendre
Sur le toit du gourbi ;
Que son pic est fourbi !

Sais-tu l'air de géhenne ?
Il est né dans la haine
Qui rougit dans ce cœur
Abreuvé de rancœur.

Sais-tu l'air de la honte ?
Vois alors comme il monte
Sur ce mont sans versants ;
Quant à moi, j'en descends.

Sais-tu l'air de la joie
Dans mon cœur qui rougeoie ?
En m'offrant ses trois fleurs,
Il sécha mes longs pleurs.

Oman, Sour, Abu-Hilal's coffee, le 11 juin 1998

CHEZ LE SORCIER

Il s'en va d'un pas lourd
Chez Sorcier dit Balourd,
Son œil blanc et unique
Est celui d'un Punique.

Dans le ciel, sur la terre
Ce regard nous atterre ;
Son œil blanc et mobile
Lance un feu de Kabyle

Vers le chien lequel glane
Blé pour l'ours, blé pour l'âne
Lequel brait, pâît le lys
(Ce regard est d'Iblîs),

Vers l'ourson tout en pleurs
Recouvert de nos fleurs,
Vers l'oiseau qui pépie
Hululant chant impie,

Vers le blanc hibou sage
Qui se creuse un passage
(Sous le pleur d'un ïambe)
De son long bec ingambe.

Il s'en va d'un pas lourd
Chez Sorcier dit Balourd.
Son œil blanc et unique
Est celui d'un Punique

Belliqueux, gros de sang
Qui ne craint le Puissant ;
Brusquement l'air éclate ;
Le lutin nous relate :

Le ciel fuit, le ciel rage...
Sourcier lourd gros de rage
Lance alors son œil trouble
Vers la nuit qui se trouble,

Lance alors son œil rogue
Au serpent de la drogue ;
Il ulule et puis peste :
« Je répands de la peste

Et partout où que j'aille
S'occira cette ouaille ;
Je répands la gangrène
Et la mort que j'égrène. »

Plus encor l'air éclate ;
Le lutin nous relate :
« Un feu noir, âcre, immense
Choit du ciel en démente ;

Flot putride, onde en flammes...
On voyait cent deux lames,
Accourir trois cents anges
Au-devant des mésanges,

Un ânon trotter l'amble,
Cent juments fuir ensemble.
Le sorcier---pris de rage--
Blasphéma cet orage. »

Il cria sa puissance :
« Je suis né d'une essence
Angélique et l'émoi
Se saisit de mon moi ;

Je défais les années,
Les saisons basanées
Car je suis tout-puissant
Ne buvant que du sang ;

Je mûris fruits et fleurs,
Je refais vos malheurs ;
Je ne suis l'impotent,
On me hait chaque instant.

Plus encor l'air éclate.
Le lutin nous relate :
« L'ouragan ce vicieux
A giflé les sept cieux,

A frappé son amant
Du couchant méchamment ;
Cet amant s'infatue,
L'ouragan donc le tue. »

Plus encor l'air éclate.
Le lutin nous relate :
« Un torrent de sang louche
Noie un homme et me couche,

Un torrent de criquets
A charrié ses briquets,
Un torrent de crapauds
L'a roulé dans ses pots

Vers le bord qui s'endiable
Où mourra qui sent Diable.
Plus encor l'air éclate.
Le lutin nous relate...

Ibidem, le 11 juin 1998

RÉCITATION D'ANTAN

(Retour aux sources)

La Chanson de Roland

Prit mon vif cerf-volant

Car mon cœur était tendre ;

Je devais réapprendre

La Chanson de Roland.

Roncevaux, Roncevaux

Habitait nos cerveaux

Et mon cœur couleur cendre ;

Je devais réapprendre

Roncevaux, Roncevaux.

Le fougueux Sarrasin

Blasphémait le raisin ;

Je devais réapprendre

Qu'il rampait vers la Flandre

Le fougueux Sarrasin

Qui tua le Grand Preux

Dans un champ vapoureux ;

Je devais réapprendre

Charlemagne et son gendre...

Qui tua le Grand Preux ?

Le tors More est féroce,
Plus têtu qu'une rosse ;
Je devais réapprendre
Que le More est à pendre

Car le More est féroce.

--Que planta le Grand More ?
Olivier, sycomore
Où j'appris la Chanson
Du Preux mort sans façon.

Mon ancêtre est ce More.

La Chanson de Roland
Prit mon vif cerf-volant
Car mon cœur était tendre ;
Je devais réapprendre

35-La Chanson de Roland.

Sour, mosquée du Rond-Point, le 16 juin 1998

SUR LE PONT MIRABEAU

J'ai perdu mon rabot
Sur le pont Mirabeau
Mon biseau, mon enclume
Dans le soir qui s'allume

Sur le pont Mirabeau.

Jean-Arthur né Rimbaud
Sur le pont Mirabeau
Rencontra Paul Verlaine
Qui courait hors d'haleine

Sur le pont Mirabeau.

Sur le pont Mirabeau
Coassa le corbeau ;
Il fienta sur la Seine
Au flot rogue et obscène

Sur le pont Mirabeau.

Qui vola du tombeau
--Sur le pont Mirabeau--
Fleurs de thym, primevère
Dont s'émeut le trouvère

Sur le pont Mirabeau ?

J'entendis le sabot
--Sur le pont Mirabeau--
D'un guerrier tenant lance
Qui chantait la violence

Sur le pont Mirabeau.

Paul Verlaine et Rimbaud
--Sur le pont Mirabeau--
Traînaient d'un air triste
Un sanglant guitariste

30-Sur le pont Mirabeau...

Ibidem, le 16 juin 1998

RÉSURGENCES PARISIENNES

À mes amis Maï-Thé, Serge Bascle et Jean-Claude Prost

Je repense au matin
Au Quartier dit Latin
Où brillait la Sorbonne
Quand ma vie était bonne ;

Je repense au matin
Au Quartier dit Latin.

Au Jardin Luxembourg
Je pensais à mon bourg,
Aux cactiers tout en fleurs ;
S'écoulaient mes longs pleurs.

Au Jardin Luxembourg
Je pensais à mon bourg.

Luxembourg, Tuileries,
Lourds pressoirs, huileries :
Y coulait l'or en flots,
Je fondais en sanglots.

Luxembourg, Tuileries,
Lourds pressoirs, huileries.

Je voyais redescendre
Sur le pont Alexandre
Des rayons toujours bleus
Qu'attrapaient enfants chleuhs ;

Sur le pont Alexandre
Je voyais de la cendre.

Tout au long du Quai Gauche
Je vaguais sombre et gauche
Car la Seine étant lourde
Avala ma palourde.

Tout au long du Quai Gauche
Je vaguais sombre et gauche.

Tout au long du Quai Droit
Je vaguais maladroit
Fredonnant la belle ode
Que chantaient Serge et Claude.

Tout au long du Quai Droit
Je vaguais maladroit.

En voyant l'Obélisque
Je pensais au Lentisque
Flagellé sur la Butte
Par le vent qui culbute.

En voyant l'Obélisque
Je pensais au Lentisque.

À la Deutsch, à Jourdan
Je vaguais trépidant ;
Des brouillards d'hiver sombre
Me mouillaient à chaque ombre.

À la Deutsch, à Jourdan
Je vaguais trépidant.

Que Paris fut immense !
M'y frappait la démente ;
Je clamais un poème
Et chantait ma bohème.

Que Paris fut immense !
M'y frappait la démente.

L'étudiant sarracène
Se penchait sur la Seine
En riant aux dix anges
Quand volaient les mésanges.

L'étudiant sarracène
60-Se penchait sur la Seine.

Sour, Ibn Behzâd's coffee shop, le 17 juin 1998

TACHISME (2)

Au Cameroun
Sont nés Haroun
--Dit al-Rachid--,
Kafur Ikhchid.

Leur peau fut lisse ;
Le fils d'Ulysse
Fut fait esclave
Dans leur enclave ;

Leur peau fut noire ;
L'émir Grégoire
Fut fait esclave
Sur leur étrave.

Leurs yeux de lynx
Tenaient du sphinx
Lequel fut roi
Du Val-du-Froid.

Du Cameroun
S'enfuit Haroun
Qui fonda Sparte
Où Bonaparte

Occit Ikhchid
Donc Al-Rachid
Prit l'empereur
Avec fureur ;

L'empereur corse
Gît nu, sans force
Sur l'agora
28-De l'angora.

Ibidem, le 17 juin 1998

ALÉAS

Le Vésuve est éteint,
Y marchait un vieux gnome,
Après lui le lutin
Sanglotait pis qu'un homme

Que le veuf battait là
À côté du cratère ;
Le sorcier Mathula
Fulminait sur la terre,

Or depuis sept années
Il pissait sur les ronces
Et nos peaux qu'ont tannées
Ses vautours ou ses onces,

Ses renards et ses loups
Secondés par ses aigles.
Le sorcier aux yeux flous
Saccageait froment, seigles...

Le Vésuve est éteint,
Gisait donc le cadavre
De l'ami du Mutin
Qui vivait dans le Havre.

Dans la nuit renaissante,
Dans le ciel tout en pleurs
Je voyais sur la sente
Parsemer vingt-sept fleurs ;

Vingt-sept fleurs pour la Paix
Qui choyaient du Grand-Trône.
D'un halo clair, épais
Se forma la Couronne.

Une aura de lumière
Ascendit alentour ;
J'entendis la Première
Ode huiler le pâtre,

Ce qui vit sur la terre,
Le lointain firmament
Et je vis un noir hère
Embrasser un sarment.

Je vis donc dans la flamme
Le sorcier Mathula ;
On criait : « Est infâme
Cette âme orde, occis-la ! »

Ce Distors, ce Vilain
S'enfuit loin, il tremblote
Sur les bords ords du l'Ain
Où frémit la hulotte.

Je quittai donc ma nue,
Je quittai les ténèbres,
De ma dextre encor nue
J'écrivis : « Chants funèbres,

Mathula ne plaît guère ;
On l'a vite inhumé
Car la Nuit perd sa guerre
52-Dans mon champ parfumé. »

Sour, Abu-Hilal's coffee shop, le 18 juin 1998

BLITZ (1)

De ma main malhabile
Je salue un Kabyle
Dont le chien me remord
4-M'envoyant sa brume ort.

Le 20 juin 1998

BLITZ (2)

Le chrysanthème
Ma dit : je t'aime ;
Le pissenlit
A pris mon lit.

La chrysalide
Donc brise alide
Quand la phalène
8-Vous pique Hellène.

Le 23 juin 1998

BLITZ (3)

La clématite
Tue un Hittite ;

L'olive amère
S'enfuit d'Homère ;

Le thym livide
6-Insulte Ovide.

BLITZ (4)

Ah, je glapis
Pour un lapis
De fumée âcre
4-Quand pleure un diacre.
Monastir, café des Remparts, le 22 septembre 2003

BLITZ (5)

Le vent aride
Retint la bride
De ses balzans
Qu'ont tus les ans.

Le vent steppique
Planta sa pique
Au flanc tout rond
8-De ce Sharon.

Le 23 juin 1998

LA MARGUERITE ET LA CATIN

La marguerite
Laissa son rite

Et vint s'asseoir
Un certain soir

Près de la rose
Qu'on sait morose.

-- -----

De sa guérite,
La marguerite

Dit un matin
À la catin :

« Ô toi, va-t'en
Chez l'harmattan ! »

Or la catin
Dit en latin :

« Ah, mais je reste,
Le sol agreste,

Creusé me plaît,
Il n'est point laid. »

La marguerite
Alors s'irrite

Et crie au vent
(Il est souvent

Près d'elle et pleure) :
« Ce sera l'heure

De bien m'occire,
Prends donc ma cire

Car la catin
Au cœur m'atteint

Et mon cœur saigne ;
30-On me renseigne... »

Le 23 juin 1998

BLITZ (6)

Le Maudit, --le Malin--
Pose encore un câlin,
Sa chanson bassinée
4-Sur la nuit dulcinée.
Sour, restaurant Al-Maha, le 30 juin 1998

BLITZ (7)

Je suis né dans un monde
Purpurin et immonde ;
Votre Ici perd sa fleur
4-Et charrie un long pleur.
Ibidem, le 30 juin 1998

BLITZ (8)

Sais-tu donc où je vais ?
Loin d'Iblîs le mauvais,
Il ne puit plus m'atteindre
4-Et je ne veux plus geindre.
Ibidem, le 30 juin 1998

BLITZ (9)

J'aperçois la colline
Où s'ébat Sœur Pauline
Que nourrit son extase
4-À côté d'Anastase.

Ibidem, le 30 juin 1998

VERITAS

Sous sa peau pahouine
Court l'Hindou, sue et couine ;
C'est plutôt un lapin
Qui traînasse un grappin.

Sous sa peau sèche et rude
Gît encor l'odeur prude
Qui me dit des mots doux :
« Connais-tu le saindoux ? »

Je suis né donc, lui dis-je,
Du sein blanc de Cadige
Et des reins forts d'Ameur
Qui fut un bon semeur.

Je suis né dans Ksibet
Où l'on fuit Élizbeth ;
Ma Patrie est le Trône
Où fleurit la Couronne.

Mon ami ? Ce bel ange
Qui me tient la phalange,
Il m'invite à la Fête
20-Que bénit le Prophète.

Ibidem, le 30 juin 1998

HOMÈRE

Un vent éphémère
Berce encore Homère
Qui chanta l'Iliade
Depuis la Pléiade,

Qui fleurit Ulysse,
Son esquif qui glisse
Sur la mer de Syrte
Que parfume un myrte.

Un vent éphémère
Berce encore Homère,
Sa vive Odyssée
Dans un caducée.

L'émouvant Homère
--Qui ne fut bon maire--
Mourut loin des siens,
Troubadours anciens.

Le piteux Homère
À la larme amère
Mourut chez un comte,
C'est ce qu'on raconte ;

Mourut l'œil tout creux
Chez l'émir chancreux
Qui l'enterre auprès¹
D'un verne ou cyprès.

On m'a dit qu'Homère
Repu de chimère
S'en alla bien seul
Dans un noir linceul

Car chez nous on dit
Qu'il fut un bandit
Qui vola l'Iliade
À l'Enfant Naïade,

Or je sais qu'Homère
N'était qu'un barbon,
Qu'il quitta sa mère
36-Pour un roi Bourbon.

Avion de Damas-Tunis, le 1^{er} juillet 1998

¹ -Qui l'enterra.

ASSASSINAT GRATUIT

Vois cet homme innocent
Qui sanglote et gigote ;
Le sorcier le ligote
Dans l'oued gros de sang.

Son délit ? Aimer l'Ourse
Dans le bleu firmament,
Parfumer dans sa source
La chanson de l'Amant.

Le sorcier –fou de rage--
Prie alors le bourreau
Qui s'endort sous l'orage
De broser son fourreau.

Le bourreau qui s'enflamme
D'attraper l'innocent
Qu'il occit de sa lame
Dans le soir gémissant.

Vois cet homme innocent
Qui sanglote et gigote ;
Le sorcier le ligote
20-Dans l'oued gros de sang.
El-Menzah VII, café Lobna, le 1^{er} juillet 1998

TACHISME (3)

À Constantine
Gît Célestine ;
On est poli
À Tripoli.

Le roi de France
Se pâît d'errance ;
Le dey d'Alger
M'est étranger.

On se rallie
En Australie,
À Gibraltar
Se meurt Antar,

L'ogron s'éreinte
Près de Corinthe
Mais à Cnossos
Il traînasse os.

Sur le pont d'Arles
Fuit le roi Charles ;
Près d'Istanbul
Pleure un bulbul.

Dans les Six Caires
Vivaient Sicaïres ;
Casablanca
Cache un Inca

Devant un mage ;
Oiseau rame âge ;
Je prie Allah
À Salalah.

À Constantine
Gît Célestine ;
On est poli
À Tripoli.

Sur le Danube
Vogue un succube,
Sur l'eau du Rhin
Un romarin,

Sur la Garonne
Le sang du trône,
Sur la Volga
La veuve Olga.

L'ogron s'éreinte
Près de Corinthe
Mais à Cnossos
Il traînasse os.

Tout près de Bône
Se voit la bonne
De l'harmattan
Dont l'art m'attend.

Aux champs de Sousse
Pâlit la frousse
Du roi Barca
De Tabarka ;

Quand viendra l'heure
Aux bords de l'Eure
Mourra dans Sfax
Le roi Syphax.

Le roi de France
Se paît d'errance ;
Le dey d'Alger
M'est étranger.

Aux prés d'Arbelles²
Ont ri les belles ;
Je pense à Sour,
À l'or qui sourd ;

Je vois Socrate
Fleurir l'Euphrate
Quand à Bagdad
Expire Haddad,

Quand vient l'ogresse
Qu'au soir j'agresse ;
Je vois le Nil
Frire un chenil ;

On se rallie
En Australie ;
À Gibraltar
Se meurt Antar.

Près de Mausole
Qui vous désole
Je viens ce soir
Soudain m'asseoir ;

² -L'actuelle Irbil en Irak.

Or l'hiver tombe,
L'ogron succombe,
Mais qui s'en va
Chez Jéhovah ?

Qui prend jacinthe
Dans cette enceinte ?
Et le trésor
De mon Louxor ?

Sur le pont d'Arles
Fuit le roi Charles ;
Près d'Istanbul
Pleure un bulbul ;

Quand je vois Taine
Fuir La Fontaine,
Donc je vais
Au vent mauvais.

Au soir je pleure
Car j'attends l'heure
Pour l'Harmattan
Et pour l'Autan ;

Au soir je chante
Car la bacchante
Les a maudits
Dans son taudis.

Dans les Six Caires
Vivaient Sicaires ;
Casablanca
Cache un Inca ;

Autour de Nice
Brait l'ânon nice
Qui part pour Tyr
Au champ de tir ;

Un sycomore
Au mont du More
Met son pied bot
Dans un sabot ;

Sœur Émilie
De Kabylie
Enfume au soir
Son encensoir

Devant un mage,
L'oiseau ramage ;
Je prie Allah
155-À Salalah...

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 septembre 2003

BLITZ (10)

Le couchant pleure,
De moi fuit l'heure,
Fuit le trépas

4-De course au pas.

Monastir, café des Remparts, le 22 septembre 2003

BLITZ (11)

L'automne
Entonne
Son chant
Méchant,

L'hiver
Un vert
Cantique
8-Antique.

BLITZ (12)

Le printemps joue encor
De son luth, de son cor ;
Je m'en vais en automne
4-Au faubourg où je tonne.

Ibidem, le 17 septembre 2003

TACHISME (4)

Cet hiver mon cœur pleure
Car je vois venir l'heure,
L'heure où l'âne ira vite
Amuser le Lévitte ;

C'est pourquoi je m'en vais
Dans le vent très mauvais
Vers mon champ, vers ma plaine
Réchauffer mon haleine,

Or j'y vois Paul Verlaine
Caresser un phalène ;
Je m'effondre en sanglots,
Il s'en va sous les flots

Où se meurt une ondine
Cependant que l'on dîne
Au bas-fond de la mer ;
Un sylvain, l'œil amer,

Me dit bas : « Es-tu triste ?
Ce joyeux guitariste
Ira tôt –au couchant--
D'un pas lent, trébuchant

Pour parler à ce gnome
Qui trucidé un jeune homme. »
Je dis donc l'œil ardent
Au sylvain trépidant :

« D'où viens-tu, sylvain louche
À l'œil tors qui me louche ? »
« Pourquoi donc ? Troubadour !
J'aime encore Al-Boudour ;

On me dit qu'elle est morte
Sous le poids d'un cloporte. »
Je lui dis étonné
Que l'hiver a tonné.

En hiver, je sanglote
Car je vois la hulotte ;
C'est pourquoi je m'en vais
Dans le vent très mauvais,

Fredonnant le chant triste
D'un aigri guitariste
À travers le champ vert
De Nerval et Prévert ;

Cet hiver mon cœur pleure
Car je vois venir l'heure,
L'heure où l'âne ira vite
44-Amuser le Lévite.

Ibidem, le 17 septembre 2003

CHANTS D'ÉTÉ

L'été chante
Pour la bacchante ;
L'hiver teint
L'or du lutin

De rhubarbe,
De sang de barbe,
De séné,
De noir henné.

Qui sanglote ?
C'est la hulotte ;
On me dit :
« C'est un cadî ;

Il hulule
Car l'hiver brûle
Ses aïeux
Dans les glaïeux. »

L'été chante
L'ode alléchante ;
Enfant têtû,
Que dis-tu ?

Je tremblote,
Frémis, sanglote
Dans la nuit
Quand court l'ennui.

L'été chante,
Sa voix méchante
Griffe au bourg
Voix du tambour.

Le vent pleure,
Son pleur me leurre ;
Il ira
Chez Bahira ;

Pourquoi ?dis-je :
Louer Cadige
Au couvent
Où meurt le vent.

L'été chante,
L'hiver se gante
Et je m'en vais
40-Au vent mauvais.

Le 17 septembre 2003

LE SUICIDE DU CHIEN

--Que vois-tu
Au ciel dément ?
--Le chant tu
Du firmament,

La nuit bote
Qui fait ribote
Dans un antre
Où point je n'entre.

--Que vois-tu ?
Enfant têtû !
--Une amante
D'argent de mante.

--Que fait-on
Chez ce Caton ?
--On s'amuse :
Ma cornemuse

S'enfle encor,
Je souffle au cor
Du roi pie
Qu'occit la pie.

Je crie vite :
-- Où va Lévitte ?
--Chez l'ogresse
Qui nous agresse,

Chez l'ogron
Qui vous corrompt,
Chez l'ânesse
Sans droit d'aînesse.

Ce chien subtil
Donc que fait-il ?
Il frétille
Quand je boitille.

Il me dit :
« Chez mon cadî
Je te brise
Ce chant de brise,

Je te vends
Aux loups mouvants. »
Que m'importe !
Méchant cloporte.

Il répond :
« Quand le coq pond
Je t'enchaîne
Aux pieds du chêne

Et du cactus
Au tors rictus ;
Je ricane,
Prends sarbacane ;

Il fuit, court
Loin de la Cour ;
Seul, je reste
Au vent agreste ;

Il court, il geint,
Prend un engin
Et pourfend l'âme
De mon calame.

--Que vois-tu
Au ciel dément ?
--Le chant tu
60-Du firmament.

Ibidem, le 17 septembre 2003

RÉSURGENCES

SARDANAPAL

Sardanapal
Aiguise un pal
Près de Cythère,
Cela m'atterre.

Sardanapal
Brûle un nopal,
S'assied à l'ombre
Pour frire un scombre.

Sardanapal
Rentre au Népal ;
Que je suis triste !
Me dit l'artiste,

Or Hasdrubal
Tue Hammon-Bâl,
Occit la reine
Dans son arène.

Quand Hasdrubal
Aime Hannibal
Le corbeau pleure
Attendant l'Heure.

Sardanapal
Vit au Népal
Avec un gosse
De Saragosse

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Sous ce rai sombre
28-Après mon ombre.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 18 septembre 2003

DIALOGUE RUBESCENT

--Que dis-tu, jeune enfant,
De mon rouge olifant ?
--Qu'on le donne à l'ogresse
Qui se pâit de ma graisse !

--Que dis-tu, vieil aède,
De l'ânon qui nous aide ?
--Que dis-tu ? Que dis-tu ?
Notre Ânon est têtù.

--Que dis-tu, troubadour,
De l'amant de Boudour ?
--On me dit : sa chandelle
Vole avec l'hirondelle.

--Que dis-tu de la reine ?
--Qu'elle occit la Sirène,
Pénélope, Héraclès,
Athéna, Périclès...

--Que dis-tu de l'émir
Qui se tient sans frémir ?
--Sache alors qu'il sanglote
Quand s'endort la hulotte.

--Que dis-tu, grand poète,
Du corbeau qui me tète ?
--Le mordra Lucifer
Aux bas-fonds de l'enfer.

--Que dis-tu, beau pâtre,
Du vautour de la Tour ?
--L'occira la sultane
Au soleil qui nous tanne.

--Que dis-tu, frêle éphèbe ?...
Où vas-tu ? --Quitter Thèbe,³
On y chante en dansant
Jusqu'au cou dans le sang.

Je m'en vais chez l'aïeul
Lui donner un glaïeul,
Il n'est plus au village
Dont le maire est volage.

Il vit seul en cahute
Au sommet de la butte
Où rampille un lilas
40-Sous mon ciel toujours las.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 19 septembre 2003

³ -Thèbes.

LE SORCIER (1)

Dans un champ parfumé de carvi, de cumin,
De sigelle au rai gras, d'aneth blanc, de coriandre
Vint camper un sorcier loin du grand cirque humain.
Son regard s'envolait dans le ciel gris de cendre ;

Je le vis en mon rêve enlaçant le parvis
D'une église effondrée où poussait la cannelle
Qu'embrassait tendrement un bouquet de carvis ;
Broutait l'herbe alentour sur la lune une agnelle.

Grimacier, ce sorcier apporta des benjoints,
Du muscat yéménite, un gousset de grains d'ambre ;
Une ogresse avec lui sauta vite à pieds-joints
Pour tomber lourdement sur le toit de ma chambre,

Or sa main n'a jamais relâché ses encens,
Car j'y vis un carton engrossé, plein de myrrhe...
On m'a dit en mon rêve : « Il en a mil deux cents
Qu'à chaque aube un djinnon va quérir à Palmyre.

Je voyais mon sorcier écraser oliban,
Brûler sec ses encens parfumés de myrtille,
Or j'étais en mon rêve étendu sur un banc
20--Et cela se passait au Couchant qui boitille--.

Oman, Collège d'Éducation of Sur, le 21 juin 1999

LE SORCIER (2)

J'étais fou, je vaguais, je croquais du cumin ;
Je jetais dans le vent mes cent grains de coriandre ;
Dans le ciel m'insultait un sorcier de la main
Ricanant, blasphémant, s'essayant à me pendre.

Éperdu, je montais brusquement au parvis
D'un vieux temple érigé dans un champ de cannelle,
De sigelle andalouse et de plants de carvis
Que broutait à l'aurore fort jalouse une agnelle.

Du voussoir descendit le sorcier à pieds-joints ;
J'ai toujours conservé dans un coin de ma chambre
Un gros sac plein de musc outre un sac de benjoins
Plus un autre où brillaient puissamment des grains d'ambre.

Le sorcier m'avait dit : « Offrez-moi vos encens !
Qu'aperçois-je en la chambre, en un coin ? De la myrrhe !
Vain crétin, savez-vous que je vis de vos sens ?
Que ma science était née au saint cœur *de Palmyre* ?

Qu'aperçois-je en la chambre ? Oh, des grains d'oliban ;
Saint morveux, je les veux au matin qui scintille ;
Regardez, je vacille empêtré dans ce banc :
20-Offrez-moi vos encens ! J'ois ce sang qui me tille. »

Ibidem, le 21 juin 1999

LE SORCIER (3)

J'étais triste un matin, je voyais de la cendre
Épandue en un champ où pleurait le cumin ;
Un sorcier émacié vomissait à se fendre
Blasphémant l'Escabeau, crachotant dans la main.

Je fus triste un matin quand je vis le parvis
D'une église anglicane où poussaient des cannelles,
Des chardons sauvageons, des bouquets de carvis
Qu'écrasaient pesamment troupeaux d'ours et d'agnelles.

Du parvis de l'église anglicane, à pieds-joints
Sautilla le sorcier qui parvint à ma chambre
Où gardait mon épouse en un coin des benjoints
--Que j'acquis à la Mecque, à Bagdad--, des grains d'ambre.

Mon épouse est vaillante, elle a mis de l'encens
Sous mon lit, sous mes draps, elle a mis de la myrrhe ;
Rien de tel, disait-elle, aux matins renaissants,
Pour crever l'œil mauvais que l'encens de Palmyre. »

Le sorcier lui cria cet été : « L'encensoir
Que je tiens dans la main, mets-y donc ta myrtille !
Je la veux instamment pour ma gloire en ce soir,
20-En ce soir inclément, dans la Nuit qui boitille. »

Ibidem, le 21 juin 1999

LE SORCIER (4)

Le soleil fut occis quand j'étais dans ma chambre ;
Innocent, mon enfant m'a donné ses benjoints,
Son cumin, son aneth parfumés par de l'ambre ;
Mon épouse avança de travers à pieds-joints,

Or la lune éclairait un verger, le parvis
D'un haut temple à Delhi parfumé de cannelle
Qui poussait serpentant près de plants de carvis ;
Un berger au verger égorgeait une agnelle.

Dans ma chambre éclairée on brûla grains d'encens,
Grains de musc de Java, grains d'aneth, grains de myrrhe ;
Dans ma chambre ondoya sanglot d'ambre et de cens
Dont l'odeur trucidait les dormeurs de Palmyre.

Dans ma chambre encensée on voyait un cumin,
Vingt-sept plants de carvis embrasser la coriandre,
L'oliban caresser un bouquet de jasmin,
Un monarque émoussé qu'on poussait à se pendre.

À cet homme on reprit tous ses grains d'oliban,
Son faux sceptre en argent dans la nuit qu'on moissonne.
Je rêvais sur la lune, allongé sur un banc,
20-Car j'étais ce monarque émoussé, -- j'en frissonne--.

Arabian sea restaurant, le 24 juin 1999

LE SORCIER (5)

Le matin refléurit sous des rais d'oliban ;
D'un regard vacillant, émouvant de myrtille,
Dans le vent pétillant, sur le vert mont Liban,
J'observais boitillant l'encensoir qui frétille.

L'encensoir exhalait des parfums de cumin,
De carvi de Java, de muscat, de coriandre
Et de thym. Un sorcier tortueux, inhumain
Sue ma tête épandit son vent ord, gros de cendre.

Sur le Mont je criais, je brûlais de l'encens ;
Dans ma poche aux abois je fourrais grains de myrrhe
Aux parfums mystérieux, aériens, déhiscent,
Aussitôt le sorcier s'enferma dans Palmyre.

Je me vis adossé cependant au parvis
D'une église ébréchée à l'entour de cannelles,
De jasmins d'évêché, de cumin, de carvis,
Près d'un pâtre éméché qui gardait ses agnelles.

Le matin s'obscurcit. On m'offrit des grains d'ambre,
De l'encens endurci, des couffins de benjoins.
Je ronflais, je rêvais qu'on mourait dans ma chambre,
20-Qu'au matin un lutin y sautait à pieds-joints.

Ibidem, le 24 juin 1999

RÉSURGENCES (1)

Il grimpa d'un lent pas sur la butte au Liban ;
Dans la dextre il tenait un parfum de myrtille
Remuant des encens : myrrhe ambrée, oliban...
C'était l'heure où rageait le Grand-Chien qui boitille.

L'œil en sang, il fendit l'astre éteint de ses mains ;
Sous un arbre étêté je voyais se répandre
Dans le ciel ameuté des bouquets de cumins,
Flamboyer un veuf astre agité sous la cendre.

D'un regard bref d'impie il brûla douze encens
Rapportés d'Éthiopie : ambre et musc, gomme et myrrhe.
Sous mon arbre étêté j'égarais mes dix sens
Souhaitant m'endormir loin du sol de *Palmyre*.

Feu de phare à mes pieds...Je foulais le parvis
D'un ancien temple hindou, s'y brûlaient la cannelle,
Le cumin rare et doux, l'ambre exquis, les carvis
Sous les yeux ténébreux, écorchés d'une agnelle.

Il courut éperdu de nouveau vers ma chambre.
Il marcha vers mon lit sautillant à pieds-joints ;
Mon épouse--elle est sage--a caché mes grains d'ambre,
20-Mes parfums d'Arabie et mes sacs de benjoins.

Ibidem, le 24 juin 1999

BLITZ (1)

Un impotent

Occit l'Autan

Dans la nuit blanche

4-Quand l'ogron flanche.

BLITZ (2)

Il est heureux,

Je suis peureux,

Elle est peureuse,

4-L'automne est creuse.⁴

BLITZ (3)

J'adore Allah :

L'Ânon râla ;

Où que l'on aille

4-Ânonne ouaille.

BLITZ (4)

L'amour est triste,

Pleure un artiste

Et je m'en vais

4-Au vent mauvais.

BLITZ (5)

Le ciel blatère ;

D'un cimenterre

Un spadassin

4-Tuera le saint.

Monastir, café des Remparts, le 22 septembre 2003

⁴ -Le Littré emploie automne indifféremment au masculin ou au féminin et bien des poètes préfèrent ce dernier genre.

RÉSURGENCES (2)

En pleurant, il erra longuement sur le sable ;
Le simoun enrageai lacérant le Grand-Erg ;
En mon rêve une ogresse accouplée à ce Diable
Ricanait méchamment blasphémant Heidelberg.

Le Grand-Erg disparut, je voyais des Gétules
Ahaner en sueur sur les rocs du Grand-Reg,
Au-dessus de leur chef tournoyaient des spatules
Que chassait bruyamment un dément nommé Greg.

L'horizon vapoureux me cachait la savane ;
Sur des rocs très poreux un errant chamelier
Titubait en fumant son houka de havane,
Sur un banc un forban, un fieffé sommelier.

Erg et Reg se fondaient, or le ciel très brûlant
De ses feux attaquait, embrasait la Grande-Ourse ;
Un hibou près de moi s'envola hululant ;
Brusquement l'astre en pleurs se figea dans sa course.

Chamelons amaigris avançaient, des chamelles
(Et l'errant chamelier qui marchait pesamment),
Un chien noir de Targui en suçait les mamelles ;
20-Sanglotaient rais de Regs, Touareg, firmament...

Ibidem, le 26 juin 1999

RÉSURGENCES (3)

Il ventait ce soir-là du chaud sable à la diable ;
Esseulé, fatigué, je marchais au Grand-Erg.
Du ciel rouge il soufflait des ergots sur ce sable
Qui couvrait le sommet essoufflé du Spitzberg.

Le couchant en matin se mua, l'Erg en Reg ;
Le simoun acéré lacérait ses spatules,
Un troupeau de chameaux-que guidaient deux Touareg-
Avançaient d'un pas lourd vers le bourg des Gétules.

Ce matin je voyais le désert que l'on vanne
S'enfoncer dans le sang et les deux chameliers ;
Des clameurs me giflaient que poussait la savane
Où vivaient d'un sultan trois coquins sommeliers.

Que le Reg était noir ! Qu'il était hululant !
Le Grand-Chien poursuivait en fureur la Grande-Ourse ;
La ferraille enrageait. En sanglots, l'œil brûlant,
J'observais la Grande-Ourse affolée dans sa course.

Brusquement au Grand-Reg j'entendis des chamelles
Blatérer en pleurant, le lointain firmament
Sangloter dans le sang en lançant ses mamelles
20-Sur le Reg embrasé qui rampait pesamment.

Ibidem, le 26 juin 1999

RÉSURGENCES (4)

Au Grand-Reg, vois pleurer le frileux chamelier
Qui guidait malgré lui plus de deux caravanes.
J'entendis blasphémer un sournois sommelier
Qu'épuisait par vengeance un chardon de savanes.

Ce matin sur le Reg avançaient neuf chamelles
(Que suivait un troupeau de chameaux pesamment) ;
Un molosse et ma rosse en mordaient les mamelles ;
J'en oyais les sanglots, les grelots puissamment.

Sous mes pieds jaillissait un chant lourd et brûlant,
Or là-bas détalait promptement la Grande-Ourse
Que montait un hibou dégourdi, hululant,
La Grande-Ourse en émoi fut occise en sa course.

Je marchais en mon rêve à pas gourds dans ce Reg,
Loin de moi je voyais chevaucher deux Gétules
Qui suivaient au galop des chameaux de Touareg,
Détaler des fennecs, ondoyer des spatules ;

J'avais faim, j'avais soif, je vaguais à la diable
Quand soudain le Grand-Reg s'enfonça. Le Grand-Erg
S'étala sous mes pieds ; qu'il sonnait faux son sable
20-Qu'un djinnon caressa pour leurrer Nüremberg !

Ibidem, le 26 juin 1999

RÉSURGENCES (5)

--Les Sept Grands Abdallah--

En mon rêve ont paru des soldats...Kahéna ;
Avec elle avançait un troupeau d'amazones
Qui portaient Apollon, Bâl-Hammon, Athéna
En chantant tels djinnons vivotant sous des aulnes.

En mon rêve elle alla sur sa rosse aux Aurès,
La suivaient ses soldats qui formaient vingt-sept troupes ;
Des guerriers à cheval--évitant Bénarès--
Incendiaient leurs chevaux, n'en gardant que les croupes.

Des guerriers blasphémaient Africa, Byzacène...
L'un d'entre eux vigoureux enfourchait un pur-sang ;
Je voyais s'avancer le Conseil Sarracène
Qui poussait un haro guttural et puissant.

Le Conseil se formait des Sept Grands Abdallah
Dont l'armée affrontait les soldats des Numides ;
De partout on clamait : « Dieu l'Unique est Allah. »
Les Libyens fuyaient loin en jetant leurs chlamydes.

« Kahéna, que fais-tu ? Quitte alors donc ce chêne !
(Lui cria Ben Zubair) Redescends ce djebel !
Ah, de grâce ! Allons donc, je ne veux qu'on t'enchaîne,
20-Aime Allah, ne sois pas cette impie à Babel !... »

Ibidem, le 28 juin 1999

RÉSURGENCES (6)

--La Légion Sarracène--

Sous un pin rabougri qui s'accouple à deux chênes,
Fatigué, je dormais au sommet d'un djebel ;
Je rêvais qu'un djinnon me mettait sous des chaînes
Qu'un ânon rapporta de la Tour de Babel,

Or le ciel s'éclaira, tous les Sept Abdallah
Chevauchaient dans la steppe affrontant la Numide.
Exalté, Ben Omar proclamait : « Grand Allah !
Secours-nous sur ce sol mystérieux, plus qu'humide ! »

Brusquement apparut la légion sarracène,
--Des soldats vigoureux qui montaient des pur-sang-- ;
Elle avait reconquis Africa, Byzacène,
Utica juste après le lever du croissant.

Mon sommet de djebel se perdait dans l'Aurès ;
Je voyais défiler en criant dix-huit groupes
De guerriers excités par Tanit et Arès ;
« Kahéna, criait-on, viens aider tes cent troupes ! »

D'un œil vif, aiguisé je voyais Kahéna,
Ses soldats, des légions de cactus, d'amazones...
Ils aimaient embrasser le vainqueur d'Iéna,
20-La déesse Athéna, le dément Roi des Aulnes...

Ibidem, le 29 juin 1999

RÉSURGENCES (7)

--Le Patrice Apatride--

Sous sa tente élimée un Bédouin sarracène
S'endormit à l'aurore, il rêva d'un pur-sang
Qu'il aurait acheté chez un clan byzacène,
Au couchant quand le ciel découpait le croissant.

En ces jours bienheureux les Sept Grands Abdallah
Chevauchaient humblement aux pays des Numides ;
Ces vaillants conquérants appelaient vers Allah
Les païens de Libyens habillés de chlamydes.

Leur contrée était belle, y poussaient cyprès, chênes ;
Oliviers, amandiers recouvraient le djebel ;
Ils étaient orgueilleux, à leur cou pendaient chaînes
D'argent lourd, colliers d'or comme au temps de Babel.

Les Sept Grands Abdallah arrivés dans l'Aurès
Affrontaient le Patrice apatride et ses troupes ;
Ce Grégoire adorait Jésus-Christ moins qu'Arès ;
--L'Effigie et la Croix se portaient sur les croupes--.

En secret le Patrice adorait Athéna...
Par un soir il alla chez le vieux roi des Aulnes ;
Cependant la guerrière aux abois--Kahéna--
20-Apparut en pleurant hymne errant d'amazones...

Ibidem, le 29 juin 1999

LE PSALMODISTE

Le psalmodiste
Se dit nordiste ;
Sa femme est belle
Sans ribambelle

Qui court aux rues
Dans les nuits drues ;
Le psalmodiste
Se dit nordiste.

Vois sa moustache,
Sa sabretache ;
Il les perdit
Grâce à Verdi.

Le psalmodiste
Se dit nordiste ;
Sa fine oreille
Est sans pareille.

Il hait Mozart
Qu'il dit sans art ;
Le psalmodiste
Se dit nordiste.

Il hait l'esclave
Et le conclave
Qui vous tracasse
L'ânon cocasse.

Le psalmodiste
Se dit nordiste ;
Il hait le maître
Qui veut nous mettre

Dans le puits sombre
Où fuit mon ombre ;
Le psalmodiste
Se dit nordiste.

Il chante une ode,
S'abreuve à l'Aude
Où boit le bœuf
De ce Babeuf.

Le psalmodiste
Se dit nordiste ;
Sa femme est morte
Devant sa porte.

Un grand sudiste

Qu'on crut nordiste

L'occit d'un cor

44-Et court encor.

Oman, Sour, Ibn Al-Jawi's coffee shop, le 25 septembre

1997

BLITZ (6)

--Mais qu'a-ton ?

Dit Caton.

--Un clair cierge

De nuit vierge.

BLITZ (7)

Didon médit

De ce Cadi

Qui moque encore

L'air qu'il picore.

BLITZ (8)

L'autour croasse,

Maudit sa race,

Je ne dis rien

12-À ce vaurien.

Monastir, café des Remparts, le 22 septembre 2003

L'ASTRE PÉDÉRASTE

L'astre est pédéraste ;
On dit qu'au matin
Un serpent céraste
Le pique au vert thym,

Mais l'astre est vivant,
Pourtant la piqûre
Occit vent mouvant,
Athéna, Mercure ;

Cet astre agressif
Boit des clairs de lune ;
Rubescent, lascif,
Il endort la dune ;

Le noir firmament
Le rend plus sinistre ;
Son ancien amant
Gémit sous son sistre ;

L'astre aboie, il chante,
Il vous happe un gosse,
Sa voix est méchante ;
20-Je pleure, il s'en gausse.
Ibidem, le 26 septembre 1997

RÉMINISCENCES

La couperose
De Jean, de Rose
Me rend morose
Et la chlorose

D'Ali Baba
Donne un coup bas
À la samba
De l'ici-bas

*Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte*

*Deçà, delà
Pareil à la
Fourmi morte.*

++++++

Ton chrysanthème
Jette anathème
Sur moi qui t'aime ;
Le pieux baptême

Du fils du maire
Dans l'huile amère
Fait que ma mère
Fuit la commère

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte

Deçà, delà
Pareil à la
Fourmi morte.

++++++

Le tors marin
À Navarin :
« Ton romarin
Gît au Bas-Rhin ;

Vos cent sorcières
--Ces nourricières
De souricières--
Seront poussières »

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte

Deçà, delà
Pareil à la
42-Fourmi morte.
Sour, le 24 octobre 1997

LA FARANDOLE DES NOMS

(I)

Sœur Hélène

Est vilaine ;

Jean-Marie

Se marie

Quand Sainte-Anne

Monte un âne ;

Dominique

Est inique ;

Vois Thérèse

Peindre un treize,

Jean Morose

Un ciel rose,

Mai-Thé

Boire un thé

Et Ivan

Rire au vent ;

Jean Guillaume

--Ce vieil homme--

Tord la lippe

De Philippe

Et la main
De Firmin
Prend la bise
De la bise,

Jette un œuf
Au pont Neuf ;
Ce Jean-Claude
Chante une ode

Du mystique
De l'Attique
Qu'on dit beau ;
Mirabeau

Lance un cri
En prâcrit :
« Baïonnette !
Suis-je honnête ? »

Or Sieyès
Crie un yes
Mais sans flamme
Car dans l'âme

Il n'a rien
Ce vaurien ;
Quand Sœur Jeanne
Vole un âne

À Sœur Blanche
Mon cœur flanche ;
Sœur Thérèse
Paît la braise

Folle, ardente
Que paît Dante ;
Je marie
Jean-Marie

À Florence
Au flot rance ;
À saint Louis
J'ai deux louis

D'or massif,
L'if lascif
De la Crète
L'Indiscrète

Et de Rhode⁵
Les corrode ;
Qui voit Yves
Sans ses grives ?

Je le veux
Ce morveux
Qui corrompt
Ton doigt prompt ;

Dominique,
Homme inique,
Hait la fleur
De Harfleur,

Le pourceau
De Rousseau,
Le vert thym
De Martin

Et le houx
De Victor ;
Direz-vous
Qu'on les tord

⁵ -Rhodes.

Ces Insubres,

Ces Puniqnes

Aux lugubres

84-Chants iniques ?

Ibidem, le 29 octobre 1997

LA FARANDOLE DES NOMS

(II)

Sœur Irène
A la graine
De l'errance ;
La Souffrance

Aime un homme
Moins qu'un gnome ;
De Jeanine
La canine

Est en sang ;
Elle a cent
Fleurs d'épine ;
--Proserpine,

Qui grelotte ?
--Ma calotte
Danse au vent
Émouvant

Et mon Serge
Au cœur vierge
Jette un soir
L'encensoir

De l'Église ;
Sainte Élise
Lance un cri
En sanscrit ;

Sœur Alberte
Tombe inerte ;
Voyez Serge !
De son cierge

Il ausculte
Sœur Alberte,
Fille inculte,
Or Gilberte

La laitière
--Fille altièrè--
Pose un pot,
Son chapeau

Sur la marche
(Sous une arche)
De l'Église ;
Sainte Élise :

« Mais va-t'en
Chez Satan !
Mets ton pot
Au tripot

Loin de l'arche,
Allons, marche ! »
Alors Serge
Tient la verge

Qu'aime Iblîs
Et le lys
Du Prophète ;
C'est la fête,

Se dit-il,
L'œil subtil ;
Robespierre
Sous sa pierre

Dit : « Silence !
Quelqu'un lance
Sur mon ventre,
Dans mon antre

La flamme âcre
Qui massacre,
L'oiseau blanc
Sous mon flanc. »

Sainte Élise
Dans l'Église
A chanté
Maï-Thé ;

Ô toi Serge,
Loin la verge !
L'encensoir
Divin fume

Dans le soir
Qu'il parfume ;
Son exquis
Grain du Trône

Au pâquis

78-Me couronne.

Sour, Al-Ar mi's coffee shop, le 30 octobre 1997

LA FARANDOLE DES NOMS

(III)

Saint-Eustache

A la tache

Difficile ;

L'imbécile

Médecin

Hait ce saint ;

Le Bourbon

Qu'on dit bon

Court, sautille,

Puis frétille

Sur la tombe

Où je tombe ;

Célestin,

Augustin,

Henri Deux

Sont hideux.

Louis le Flou
Suit un loup
D'un pas gourd ;
Le ciel lourd

Tonne et gronde
Et la fronde
De la nue
Méconnue

S'ébat vive ;
Je dis : « Vive
Père Eugène ! »
Or Diogène

A dit : « Vive
Merle ou grive ! »
--Qui pépie ?
--Pape impie

Au Saint Siège
Nous assiège
D'un discours
Quand j'accours ;

Son sermon
Cite un mont
Lointain, vague...
Il divague,

Mais un homme
Qu'on prénomme
Le Vaurien
N'entend rien.

L'assemblée
Est comblée :
« Ce vieux mont
Du Piémont,

Ses renards
--Poils de nards--,
Ses mouflons
Aux cous longs,

Ses loups blancs
Aux creux flancs,
Ses gras rennes
De garennnes,

Son gros cerf
Qu'on vous sert
À la table
D'une étable !... »

L'assemblée
Est comblée :
« Est-ce mont
En amont

De nos plaines
De thym pleines ;
Courez-y !
Cramoisi

Est mon front
Au pli rond ;
De l'eau douce
Sur la mousse,

Des moutons
Blancs, gloutons ;
Allons vite !
Toi, Lévite,

Que fais-tu
D'un fétu ?
Allons, cours
Vers le cours

De ce fleuve
Où s'abreuve
L'oiseau pie
De l'Impie !... »

Je suis coi.
Dis pourquoi
Le vieux pape
Ment sous cape

À la masse
Qui se masse
Devant lui !
Son œil luit.

Henri Deux
94-Est hideux...
Ibidem, le 30 octobre 1997

LA FARANDOLE DES NOMS

(IV)

Bernadette
Paît sa dette ;
Sœur Claudine
Rit, badine ;

Joséphine
N'est point fine
Et Raymonde
Est immonde ;

La garance
N'est plus rance ;
La gazette
De Lisette

Peint Verlaine
Dans sa plaine ;
Cette Annie
Toujours nie

Le Puissant ;
Son cœur sent
Le pus rouge
De Carouge ;

Antoinette
Hait Jeannette,
Or Sœur Laure
Endort Flore ;

Je vois Charles
Quitter Arles,
Louis le Grand
Fuir son rang ;

--Sœur Georgette,
Mais que jette-
T-on dans l'eau ?
--Berthelot

Suit Laurence
Dans l'errance ;
Saint Simon
Grimpe au mont,

Sous ce chêne,
Perd sa chaîne
Père Edgar
Dans le Gard

Quand Guilhem
Dit l, m
Quand Chopin
Va clopin ;

Miterrand
Est si grand
Que Papon
--Du Japon--

Le jalouse ;
La jalouse
Antoinette
Malhonnête ;

Sans béguin
Est Seguin ;
Ce Guillaume
--Un bel homme--

A la frousse,
Or la rousse
Frédérique
Perd sa trique.

Obséquieux
Montesquieux⁶
Suit la reine
Dans l'arène ;

Saint Laurent
Fuit, se rend
Chez l'Alain
Près de l'Ain ;

Le Gaspard
Perd sa part,
Anatole
Sa pistole ;

Saint Bernard
Sent le nard ;
Félicien
--Milicien

Occit George
Qu'il égorge
Quand Saint Guy
Gratte un gui ;

⁶ -Montesquieu.

Sa nourrice

Bat Patrice

Qui fuit l'Eure,

84-Gémit, pleure...

Ibidem, le 30 octobre 1997

PETIT POÈME DE NUIT

Dans le thym
Augustin
Chante un vers
Contre Anvers ;

Baudelaire
Nous éclaire
De ses chants
Alléchants ;

Cet hiver
Au ciel vert
Court Verlaine
Sans haleine,

Or Rimbaud
Qu'on dit beau
Sort sa griffe
Et le griffe ;

En Oman
Balbutie
Le roman
De Lucie ;

--Parmi l'orge,
Qui s'engorge
De curare ?
--L'oiseau rare ;

Un noir aigle
Dans le seigle
Dort et rêve
De ma grève ;

Le vautour
Tout autour
De ce chêne
Se déchaîne ;

Le phénix
Creuse onyx,
Le corbeau
Son tombeau.

Tout à l'heure
Le ciel pleure ;
Je m'en vais
L'œil mauvais ;

--Mais qui gronde ?

--C'est la ronde

De la brousse

Qu'on détrousse ;

Sous la fleur

Coule un pleure

D'Archimède

Qu'on veut Mède

Quand la larme

De ce charme

Chante et coule ;

--Qui roucoule

En tremblant ?

--L'oiseau blanc

Qui se sauve

De la mauve ;

--Qui sanglote ?

--La hulotte

Blanche ou grise

Dans la brise ;

--Qui criaille
Et s'éraille ?
--Ma voix blanche
Quand je flanche ;

--Mais qui lance
De sa lance
Ses gris-gris
Au ciel gris ?

--C'est Guillaume
(Un vieil homme
Qu'on veut Franc)
Très souffrant ;

Au pâquis
Du marquis
Boit l'oiselle ;
La gazelle

Trébuchante
Saute et chante ;
Sur des rocs
Dort l'aurochs

Quand j'entends

Le printemps

Dire : « Attends

84-Les Satans ! »

Sour, Ibn al-Jawi's coffee shop, le 19 novembre 1997

BLITZ (9)

À mon ami Jean-Pierre Darmon

Ce Sebag

Prend ma bague ;

Ce David

Est avide ;

Ce Cohen

Court la haine,

Ben Yamin

La famine.⁷

Le 4 mars 1998

⁷ -Rimes bâtarde.

LES COLCHIQUES

(Texte original)

Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants d'école viennent avec fracas
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
Ils y cueillent les colchiques qui sont comme des mères
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
15-Pour toujours ce grand pré mal fleuri pour l'automne.

Guillaume Apollinaire, Alcools, Gallimard

LES COLCHIQUES

(Remanié en tétramètres anapestiques)

Le grand pré vénéneux est exquis en automne

3 3 3 3

La génisse y paissant lentement s'empoisonne

3 3 3 3

Le colchique aux couleurs d'un ort cerne ou lilas

3 3 3 3

Y fleurit ton regard brûle alors ces yeux las

3 3 3 3

Aussi bleus que leur cerne, aussi tors que l'automne

3 3 3 3

Et mon cœur pour tes yeux lentement s'empoisonne

3 3 3 3

Les enfants de l'école ont semé le fracas

3 3 3 3

Loqueteux ils ont peint non sans art Monica

3 3 3 3

En cueillant le colchique au parfum de leurs mères

3 3 3 3

Engendrant fille et fille imitant tes paupières

3 3 3 3

Que tu clos comme il clôt bien des fleurs l'air dément

3 3 3 3

Le gardien du troupeau chante encor doucement

3 3 3 3

Cependant que meuglant la génisse abandonne

3 3 3 3

15-Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne.

3 3 3 3

Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 18 septembre 2003

MAI

(Texte original)

Le mai le joli mai en barque sut le Rhin
Des dames regardaient du haut de la montagne
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne
Qui donc a fait pleurer les saules riverains

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
Les pétales tombaient des cerisiers de mai
Sur les ongles de celle que j'ai tant aimée
Les pétales fleuris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
Un ours un singe un chien menés par des tziganes
Suivaient une roulotte traînée par un âne
Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes
Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur les bords des osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

Guillaume Apollinaire, Alcools, « Rhénanes », Gallimard

MAI

[Poème remanié en tétramètres anapestiques : 1^{er} essai]

De ce mai le printemps en esquif sur le Rhin

3 3 3 3

La sirène a gravi des sommets de montagne

3 3 3 3

Elle était si jolie et l'esquif qui s'éloigne

3 3 3 3

Mais qui donc fit pleurer le cyprès riverain

3 3 3 3

Des vergers reflouris se figeaient en arrière

3 3 3 3

Le pétale est tombé du nopal de ce mai

3 3 3 3

C'est l'onyx de ma fée envoûtante et aimée

3 3 3 3

Le pétale est flétri comme ainsi sa paupière

3 3 3 3

Au chemin aux abords de ce fleuve inclément

3 3 3 3

Un ourson des guenons un basset de tziganes

3 3 3 3

Poursuivaient la roulotte attachée à des ânes

3 3 3 3

Cependant s'éloignait des prairies bas-rhénanes

3 3 3 3

Sur un fifre au lointain un fougueux régiment

3 3 3 3

De ce mai le printemps a paré les ruines

3 3 3 3

De laurier liseron de cep vierge et rosiers

3 3 3 3

L'air du Rhin secoue onc sur le bord les osiers

3 3 3 3

17-Les roseaux dits jaseurs et les fleurs de ces vignes

3 3 3 3

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 19 septembre 2003

LE PONT MIRABEAU

(Poème original)

Sous le pont Mirabeau coule la Seine⁸

Et nos amours

Faut-il qu'il m'en souviene

La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

+ + + +

Les mains dans les mains restons face à face

Tandis que sous

Le pont de nos bras passe

Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

+ + + +

L'amour s'en va comme cette eau courante

L'amour s'en va

Comme la vie est lente

Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

+ + + +

Passent les jours et passent les semaines

Ni temps passé

⁸ -Coulent la Seine et nos amours, faute d'accord.

LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau fuient la Seine

3 3 3

Et nos amours

2 2

Faudra-t-il que j'en vienne

3 3

À pleurer le bonheur suit la peine

3 3 3

La nuit vienne après l'heure

3 3

Les jours vont je demeure

3 3

Mains dans mains restons donc face à face

3 3 3

Tandis que sous

2 2

Nos ponts brefs de bras passe

3 3

Des regards éternels l'eau si lasse

3 3 3

La nuit vienne après l'heure

3 3

Les jours vont je demeure

3 3

L'amour va comme ira l'eau courante

3 3 3

L'amour s'en va

2 2

Que la vie est violente

3 3

L'amour vain l'Espérance insolente

3 3 3

La nuit vienne après l'heure

3 3

Les jours vont je demeure

3 3

Passe un jour puis la nuit les semaines

3 3 3

Ni temps passé

Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire, Alcools, Gallimard

Nos amours ne reviennent

3 3

Sous le pont Mirabeau fuit la Seine

3 3 3

La nuit viennoise après l'heure

3 3

24-Les jours vont je demeure

3 3

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 19 septembre 2003

RÊVES ET SOUVENANCES

1-LES SANGLOTS LONGS

Dans mon rêve échancre j'aperçois un cours d'eau,
Y barbote un serpent sous la lune indolente,
Y rampille un boa mâchonnant un corbeau ;
La vipère en courroux sort sa langue insolente.

Un fantôme erre au bourg effronté comme un page ;
Sur les bords du cours d'eau se rallume un follet ;
Le griffon quitte un roc, se saisit de ma page ;
Déambule à l'entour du faubourg l'ours drôlet.

Pendant du ciel vaste on me lance une agate ;
Je suis las dans un champ étendu sur le flanc ;
Un marin fend le vent en trouant sa frégate ;
L'ouragan dans la nuit le flagelle en sifflant.

Brusquement un voleur à l'aurore opportune
A mordu sans vergogne un esquif de Lapon,
Ma jument, mon verset, ma maison de fortune :
--Tout cela s'est passé sous le ciel du Japon--.

Je regarde hébété : devant moi sur la grève
Déambule un artiste embrassant des violons
Échancre, des rebecs, les rosiers de mon rêve ;
De la mer ont giclé pleurs amers, sanglots longs.

Monastir, café le Monares, le 7 avril 2003

2-À FLEUR D'EAU

Il arrive en chantant aérien comme un page ;
Je regarde apeuré l'ogron laid, l'ours drôlet,
L'oiseau noir, assassin qui s'agrippe à ma page
Quand crépite alentour dans le ciel le follet.

Qui me lance avec joie en jouant une agate ?
C'est le gnome hyalin qui s'endort sur le flanc,
Me répond le fripon par-dessus la frégate
Du vent fol, émouvant qui se griffe en sifflant.

Me blasphème un fantôme effronté, m'importune ;
Je me tais ; me fait peur un gros chien de Lapon.
--Qui s'attaque au pâtre ? Qui lui prend sa fortune
Qui vaut plus d'un dinar ?--Le parrain du Japon.

Je me tais, je divague en pleurant sur la grève ;
Brusquement je suis seul, je mordille un violon,
Mon verset parfumé, la chanson de mon rêve ;
Le matin verse au loin pleur déteint, sanglot long.

J'aperçois devant moi dans la nuit insolente,
Insomniaque un semeur qui dépose un cordeau
Dans un champ crevassé, sous la lune indolente
Un serpent qui sifflote et s'occit à fleur d'eau.

Ibidem, le 7 avril 2003

3-PIERRES PRÉCIEUSES

Ah, je perds mon rubis, mon diamant, mon agate
Dans l'oued aux flots tors ; je m'endors sur le flanc
Au milieu du vent clair, sous l'éclair sans frégate
Quand se tord le serpent au couchant reniflant ;

Or quelqu'un vient chercher dans la nuit opportune
Le trésor de Louxor méconnu du Lapon ;
--Qui va là ?dit le vent. -- Ton ami d'infortune,
Lui répond furibond le sorcier du Japon.

Esseulé, je m'en vais d'un pas lent sur la grève
Où se pend un serpent au verset du violon
De mon père assagi par le chant de la grève
Qui ressème au couchant pleur amer, sanglot long.

Devant moi, brusquement agressé par un page,
Surgit donc le marmot que poursuit l'ours drôlet ;
Je demeure ébahi : l'ours s'en prend à ma page
Où j'écris un verset qui raconte un follet ;

Je m'avance en pleurant dans la ville indolente,
Je n'y vois qu'un ogron fienter au cours d'eau,
Je m'avance encor plus, une étoile insolente
A lancé sur mon chef son filin, son cordeau...

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 avril 2003

4-FOLLET

Il avance en tremblant, le sorcier l'importune
Car l'ogresse encrassée a charmé le Japon ;
Je vois peu, je me tais, un éclair de fortune
Brille encor lacérant le verset du Lapon.

La nuit geint brusquement ; on accourt sur la grève ;
--Qu'y voit-on ?--En laiton un rebec, un violon,
L'ancien luth de mon père égaré par son rêve.
Du printemps on entend pleur amer, sanglot long.

Vers moi vient un enfant qui me lance une agate,
Un rubis rubescent que je colle à mon flanc ;
L'enfant part, disparaît, un marin sans frégate
Me blasphème et me moque au couchant reniflant.

Je me tais dans le soir ; louvoyant comme un page,
Un sorcier a surgi brandissant un follet ;
Saint-Allah ! Qu'est-ce à dire ? Il s'accroche à ma page
Qu'il déchire en criant appelant l'ours drôlet.

Je me cloue un instant, c'est l'aurore indolente,
Je prends peur du matin (qui me jette un cordeau),
Du soleil vigoureux, de sa flamme insolente
Et de l'algue aux abois que je vois à fleur d'eau.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 avril 2003

5-SUR LA GRÈVE

Le flot pleure, il s'échoue, il se meurt sur la grève ;
Un marin sort du flot, il trimbale un violon
Éventré par l'ogron qui se paît de mon rêve ;
Soudain crie un guerrier qui brandit un tromblon ;

Un marin sort du flot dans la nuit importune ;
Saint-Allah ! Où va-t-il ? Embrasser le Japon ;
Le maudit son parrain qui vola la fortune
Du Bédouin-le-Subtil, de l'Inca, du Lapon...

Je regarde étonné ; quelqu'un offre une agate
À mon frère utérin qui s'endort sur le flanc ;
La nuit geint, le vent crie en brisant la frégate
D'un marin égaré par le soir reniflant.

À mon frère utérin--effronté comme un page--
Un sorcier donne encore un stylet d'ours drôlet ;
Je regarde en courroux : il s'en prend à ma page
Allumant en criant, en riant son follet ;

Le regarde impassible une étoile indolente ;
Elle a dit : « Qu'on nous montre un chardon à fleur d'eau !
J'irai voir autrement cette ogresse insolente
Qui s'attise un feu noir pour jeter son fardeau. »
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 avril 2003

6-LE MARCHAND DE VENISE

Dans mon rêve échancre le marchand de Venise
A brûlé dans le soir vaporeux soûl tilleul,
Figuier vert, amandier dont la fleur agonise,
Au faubourg son pâtre, mon voisin, son filleul,

Or arrive en chantant --car il sent la magie--
Un sorcier bedonnant dont Sharon est le nom ;
Je lui dis en pleurant dans la nuit assagie :
« Qui lacère en hurlant nos habits de linon ? »

Ce sorcier disparaît en chantant un andante ;
Je me trouve au milieu d'un troupeau de Chassieux ;
Aux abois la Grande-Ourse à la voix trépidante
M'interpelle : « As-tu vu les sept cieus sans essieux ? »

Le jour meurt dans son sang quand la nuit s'enguirlande ;
Un djinnon sans prénom a brûlé mon collet ;
Ayant peur, il s'enfuit sous le ciel fou d'Irlande,
Mais son chien enragé m'a mordu le mollet.

J'ouvre un livre écorné, que faut-il que j'y lise ?
Dit l'aède amoureux aux regards étonnés ;
Le lutin lui répond : « Ce matin fleurdelise
Ces guerriers sans lauriers sous les cieus festonnés. »
Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 7 avril 2003

7-LE FILLEUL DE LA NUIT

Le sorcier brûle encor des grains tors de magie.
Quelqu'un dit dans la nuit : « J'ai Bouc Ord pour surnom »,
Or l'aède amoureux de sa voix assagée :
« Pour vous tous j'ai tressé ces burnous de linon. »

Un cheval au galop file alors un andante,
Je prends peur, je me tais car je vois les Chassieux ;
Que font-ils ? Que font-ils dans la nuit trépidante ?
Le lutin me répond : « Ils ont chu de ces cieux. »

Je me tais, le jour meurt, le couchant s'enguirlande,
Brait alors un ânon qui me prend au collet,
Jambe au cou je m'enfuis, je me cache en Irlande
Cependant que me griffe un basset le mollet.

À mes pieds choit le jour ; que faut-il que j'y lise ?
Sans vergogne on me dit sous le ciel étonné :
« Le burnous que l'imam aujourd'hui fleurdelise
Est pour nous, est pour nous le laurier festonné. »

D'un pas lent je m'en vais en tremblant à Venise,
J'y découvre une olive, une amande, un tilleul,
Un agave, un cactier...Le Molosse agonise :
« Sa Marraine est la Nuit dont j'occis le Filleul. »
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 avril 2003

8-ANDANTE

La Grande-Ourse a chanté ce matin un andante.
Le ciel grince en voguant, il est donc sans essieux.
Par-dessus un toit gris une oiselle impudente
A chanté méchamment blasphémant les sept cieux.

Le Dragon va la voir, vite il prend sa guirlande,
La lui donne en chantant pour le prendre au collet ;
Je regarde attentif ; le Cæsar de l'Irlande
Vaporeux, enivré me lacère au mollet.

Le long pleur de mon cœur sans rancœur fleurdelise
Mon verset, ma liqueur ; je regarde étonné
Le nez tors du sorcier ; --que faut-il que j'y lise ?
--Le chardon arrosé par le Gueux festonné.

Dans les yeux du sorcier a brillé la magie,
J'y perçois vingt-deux grains dont se rit la guenon ;
Je m'arrête illico dans l'aurore assagie ;
On hulule au couchant : « Vêtez-nous de linon ! »

L'œil au guet j'entrevois le marchand de Venise
Qui transporte en sa barque un tronc lourd de tilleul ;
Le jour meurt, le Couchant trébuchant agonise :
« Troubadour amoureux, connais-tu mon Filleul ? »
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 avril 2003

9-MORT DU JOUR

Dans mon rêve échancré meurt le jour, s'enguirlande
De sang lent, truculent qui m'arrive au collet ;
Brusquement je m'enfuis vers le mont, vers la lande ;
Un molosse enragé me lacère un mollet ;

Dans ma fuite effrénée un ogon fleurdelise
L'océan en courroux aux flots bots, étonnés ;
La Grande-Ourse a lancé : « Que faut-il que je lise
À travers ce ciel borgne aux confins festonnés ? »

Devant moi vite ondoie un relent de magie
Du sorcier émacié dont Sharon est le nom ;
Après lui court un gnome à la voix assagie
Et lui dit alourdi : « Vêts-nous donc de linon ! »

Le sorcier ne dit mot ; on fredonne un andante
(Dans le soir vapoureux sous le ciel sans essieux)
Que j'entends attristé dans la nuit trépidante ;
En mon cœur sourd le pleur, il ascend jusqu'aux cieux.

Passe alors devant moi le marchand de Venise,
Il chantonne, il s'égaie, il s'adosse au tilleul,
Sur un tronc d'olivier...Le printemps agonise.
De la fleur, troubadour, es-tu donc le filleul ?
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 avril 2003

10-PARFUM DE TILLEUL

Mes feuillets sont ouverts, que faut-il que j'y lise ?
Rien de rien, dit un gnome au regard étonné ;
Je me tais ; en silence un lutin fleurdelise
Le tricot du Boucher par le vent bâtonné.

Je recule en pleurant quand la nuit s'enguirlande
De chardons purulents, que m'attrape au collet
Le relent de l'ortie avivée en Irlande.
--Un molosse (Allah-l'Un) m'ensanglante un mollet--.

Une enfant estropiée a chanté son andante
Émouvant, gros de sang, il ascend jusqu'aux cieux ;
Je recule esseulé dans la nuit trépidante
Qui s'allume en brûlant du voussoir les essieux.

Un sorcier cependant a vomi sa magie,
La fumée est montée avalant mon linon ;
Qui va là ? m'écrié-je ; une ânesse assagie,
Dit l'ibis, l'air moqueur blasphémant la guenon.

Estropiée une enfant est allée à Venise,
Elle y trouve un marchand qui revend son filleul ;
Je m'adosse au figuier : ma chanson agonise,
En pleurant je m'accroche au parfum d'un tilleul.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 7 avril 2003

11-L'ESCARMOUCHE

Hier soir, j'ai rêvé que l'ogron qui s'effare
Eut griffé vaillamment le sorcier émâcié,
Qu'un guerrier ardemment eut sonné la fanfare
Amusant sans savoir le curieux carnassier.

Sous le ciel de mon bourg, sous le ciel bergamasque
S'ébattait un griffon et vaguait un bouffon.
L'ouragan hululant se jouait de leur masque
Et du masque échancre de Voltaire ou Buffon.

A couru devant moi lourdement un gros phoque ;
L'ours mettait dans la nuit son chapeau de travers ;
Sous la mer océane au flot bot qui suffoque
Je voyais un trouvère amoureux traire un vers ;

Par ici, que fais-tu ? me dit-il, prends mon feutre,
--Mon chapeau--, mon tarbouch qu'on va mettre en lambeaux !
Je me tais dans le soir assassin, me calfeutre
Au gourbi des aïeux où j'éteins mes flambeaux.

De son antre est sorti le dragon, on fait mouche :
On le tire en chantant occisant le cafard.
À l'entour du faubourg a grondé l'escarmouche
Qu'on écaille, on l'allume, on l'éteint comme un fard.
Monastir, café le Monares, le 8 avril 2003

12-BOURG ÉMACIÉ

Paul Verlaine a chanté le bourgeois bergamasque,
Me contait dans mon rêve en sifflant lord Buffon ;
D'Alembert m'a crié : « J'ai perdu mon gros masque,
On l'offrit à la nuit au croc long, au griffon. »

Je sursaute en sueur, me rendors ; vite un phoque
Écrabouille un pré vert, l'ensanglante à l'envers ;
Sur mon chef rabougri le gourbi se suffoque ;
Un aède au chant creux recopie un long vers.

Paul Verlaine a pleuré dans la nuit qu'on calfeutre,
Jean-Arthur dit Rimbaud brandit haut deux flambeaux ;
À mon tour je brandis mon tarbouch fait de feutre ;
Un molosse aboya pour me mettre en lambeaux.

Au faubourg on accourt dans le vent, l'escarmouche
Gronde encor dans le soir ; je prends peur du cafard :
On nous tire en jouant de la flamme, on fait mouche,
Je m'écaille--en pleurant dans mon lit--comme un fard.

Un pâtre sans troupeau dans la nuit qui s'effare
Garde encor le vent fou qu'un méchant carnassier
Veut occire en sautant ; vite il prend sa fanfare
Qui rebat le nuage et mon bourg émacié.

Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 8 avril 2003

13-LE DRAGON DE LA NUIT

Il traverse un faubourg que laboure un lourd phoque ;
Le vent siffle attristé, je le vois de travers ;
L'air est noir, la nue orde, au couchant je suffoque,
Cependant en pleurant je vomis de gros vers.

Je traverse à mon tour le faubourg, me calfeutre
Dans ma chambre obscurcie où vacille un flambeau,
--Un flambeau qu'on éteint par les feux de leur feutre
Que j'aurais tant voulu transformer en lambeaux--.

Au faubourg traversé geint la nuit ; j'escarmouche
Face à l'ogre assassin ; écaillé comme un fard,
Le dragon de la nuit en tirant a fait mouche
Occisant des fourmis, des frelons, l'œil blafard...

Face à l'ogre assassin au matin bergamasque,
Je divague en pleurant ; me blasphème un bouffon ;
Sous le ciel vapoureux ce crapaud son masque ;
Étonné, je le vois en pensant à Buffon.

Je divague en pleurant au matin qui s'effare ;
Devant moi court s'enfuir un méchant carnassier
Quand un reître aguerri sonne encor sa fanfare ;
Le Couchant trébuchant jette un or émâcié.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

14-LE CHASSEUR ASSASSIN

À mon aîné de voisin Habib Askri, facteur de son état qui, ayant quitté l'école primaire assez tôt, me parla un jour d'oiseaux communs à notre campagne dont il apprit les noms dans la classe de Mr Carayon et il me cita le loriot : 5^{ème} strophe.

Dans un antre au fond creux, le renard se calfeutre ;
En sifflant, un serpent y brandit des flambeaux ;
Sautillant, le crapaud enroulé dans le feutre
Jette un cri fou d'horreur qui se mue en lambeaux.

Le jour meurt, la nuit choit dans ses pleurs ; l'escarmouche,
On l'allume au matin qui ternit comme un fard ;
Un chasseur aguerri nous mitraille et fait mouche :
Il nous tue en riant comme on tue un cafard ;

Après moi court Iblîs ; en courant, je suffoque,
Je traverse un guéret labouré de travers ;⁹
Qu'y trouvé-je en courant ? Un lapin et un phoque
De trouvère amoureux absorbé par son vers.

Je traverse un guéret sous le ciel bergamasque,
Je repense à Verlaine, à Rimbaud, à Buffon,
À Malherbe, à Ronsard, à Lycurgue, à leur masque
Quand me gifle en criant, en riant leur bouffon ;

On s'en va loin de moi ; dans la nuit qui s'effare
Choit l'éclair ; j'aperçois un sournois carnassier,
Un hussard sans brassard qui rebat sa fanfare,
Un chariot de griot, un loriot grimacier.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

⁹ -Ce n'est point une redondance : ce guéret est de travers labouré.

15-LES CENT MASQUES DE LOUIS LE GRAND

Je vois Sparte au couchant ; son tyran escarmouche :
À Corinthe on se bat ; écaillé comme un fard,
Son tyran s'est enfui quand le reître a fait mouche
Occisant cet Errant, ce Mendieur de cafard.

Au logis dans mon lit, je frémis, me calfeutre,
Je prends peur du tyran qui nous met en lambeau ;
Je frissonne en pleurant, me rabat sur mon *feutre*
--Mon stylo scintillant-- pour en faire un flambeau.

Il pleut dru dans la nuit ; dans le vent on suffoque ;
Au faubourg détrempé court l'ogron de travers ;
De mon lit, je l'entends ; il s'abat comme un phoque ;
Apeuré, je recouds cependant ces longs vers.

Paul Verlaine a médité des obtus Bergamasques
Que je vois devant moi comme un roi son bouffon.
Dans le soir vient me voir--car il perd ses cent masques
D'attisoir --Louis-le-Grand qui se plaint de Buffon.

Je me tais au couchant trébuchant, je m'effare :
La nuit choit, le vent plaint ce sanglant carnassier,
Ce guerrier sans laurier, ce hussard sans fanfare,
Ce sorcier purulent et ce veuf émacié.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

16-LA SUEUR DE LA TERRE

Dans mon rêve échancre mon Ksibet s'administre
Par un ogre assassin qui se plaint du bedon ;
L'attisoir par un soir y ravive un sinistre
Car le coq a griffé sans savoir un dindon ;

Le voussoir se crevasse, il hulule, il détone ;
Je m'enfuis sous mes pleurs flagellés par le vent,
Mais cet ogre assassin me poursuit, me bâtonne,
Je m'enfuis encor loin sous le ciel du Levant ;

Cependant je me trouve en un coin fort sauvage ;
Mon pas las a flanché, je demeure impuissant ;
Devant moi qu'aperçois-je ? Un empan de rivage ;
--Par Allah, je suis las du long soir rubescent--.

Dans un champ monotone un chameau qu'on entrave,
L'échanson de l'amour, des vapeurs d'encensoir,
Un marin estropié rêvassant d'une étrave,
La sueur de l'or vif qui choit dru dans le soir...

J'aperçois devant moi la sueur de la terre
Quand j'entends fredonner le cantique inconnu,
L'ode antique, hyaline ou le chant délétère.
--Saint-Allah, qui va là ?--L'homme obèse et cornu.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

17-LA MER SANS RIVAGE

On accourt devant moi dans le bourg ; --qui détone ?
--Un pâtre orphelin fustigé par le vent ;
Je m'avance à pas lents dans la nuit, je tâtonne,
Je m'avance en tremblant sous le ciel émouvant,

Or j'aborde à pas lents à la mer sans rivage,
M'y repousse avec force un lutin rubescent ;
Je demeure hébété : le mirage est sauvage,
Je suis ivre, irascible, en fureur, impuissant.

Le coq chante au matin ; j'aperçois une étrave,
Un marin qui surnage en fendant l'or du soir,
La chamelle accroupie au-dessus d'une étrave,
Un bourg sage assoupi par des grains d'encensoir.

J'ouvre un œil, j'aperçois le sommeil de la terre ;
Un péri chante encor l'hymne antique, inconnu,
Cependant qu'un lutin chante un air délétère ;
Déambule un ogron d'un pas long, biscornu.

J'ouvre un œil--le meilleur--, j'aperçois un ministre
Habillé de drap noir--son linceul ?--Son bedon
Est rempli de serpents, son bec tors administre
Du vent creux à la poule, au canard, au dindon...
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

18-LE MINISTRE SOUFFLETÉ

Que voit-on au-dessus de la mer sans rivage ?
Me dit l'ogre en courroux ; je demeure impuissant,
Ne dis mot ; mais où suis-je ? Au faubourg du veuvage ;
Le soleil va s'occire en son lit rubescent.

En courroux l'ogre a dit : « Ce chameau sans entrave
Où va-t-il, par Iblîs ? Où va-t-il dans le soir ? »
Je me tais, j'aperçois dans le flot une étrave
Que le vent a brisée, un parfum d'encensoir ;

Brusquement me parvient la chanson de la terre ;
--Qui la chante, Allah-Saint ?--C'est le gnome inconnu
Que j'écoute attentif : son parfum délétère
Me fait mal à l'oreille, à l'abeille au corps nu.

Quelqu'un dit au faubourg : « C'est l'Autan qui détone ;
Allez vite alentour chançonner dans le vent !
Que dit-on ? Que le vent est méchant ? Qu'il bâtonne
Avec rage et rancœur le grand traître au Levant ?

Je me tais, j'entrevois dans la nuit un ministre,
Il accourt au faubourg, il égorge un dindon
De Byzance ou de Sparte ; or le vent administre
Un soufflet au ministre au plus bas du *bedon*.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

19-LE SORCIER DU LEVANT

Une ânesse encor brait dans le vent qui l'entrave ;
Dans mon rêve échancre, j'aperçois dans le soir
Un esquif fracassé dans le flot, une étrave,
Un marin naufragé, des parfums d'encensoir ;

Je m'avance à pas lourds sur les rocs de ma terre ;
Devant moi passe un gnome au visage inconnu,
Il me jette à la face un relent délétère
Et exhibe en courant dans le vent son corps nu ;

Je demeure interdit ; il dirige au rivage
Son pas vif, aérien dans le soir rubescent ;
Je demeure interdit ; --où va-t-il ce sauvage ?
Se noyer dans la mer ? Je demeure impuissant,

Impuissant face au gnome au long cri qui détone ;
Brusquement vient me voir le sorcier du Levant ;
Que veux-tu ? me dit-il dans l'Autan qui bâtonne ;
Je demeure interdit, flagellé par le vent.

Je sursaute à la fin, j'entrevois un ministre
Qui divague au faubourg esseulé--ce Bedon-- ;
Je lui dicte un verset, il a peur du sinistre
Qui l'attend chaque instant ; l'ours lui donne un dindon.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

20-LA PLÈBE EN VEUVAGE

Il me verse en ce broc la boisson délétère ;
Je lui dis en pleurant : « Es-tu donc l'inconnu
Qui se rit du faubourg orphelin, de la terre,
De la plèbe en veuvage, assoiffée, au corps nu ? »

L'air moqueur, il me dit : « As-tu mis cette entrave
Au Coursier de l'Amour que l'on voit dans le soir
Galoper comme un fou ? »--J'aperçois une étrave
Qui flottille au flot bot, un sorcier d'attisoir ;

Je m'éveille en sursaut, je revois le rivage
Où s'échoue un esquif au couchant rubescent,
Un marin estropié qui demande un breuvage
À l'émir du palais qui demeure impuissant ;

Je me frotte un seul œil, puis les deux, je tâtonne :
--Mais verse un breuvage au Levant émouvant ?
--Le trouvère, a-t-on dit, au verset qui détone
Sous la pluie en sanglots et le vent du couvent.

--Ah, qui brûle en ma chambre un grain d'ambre ?
Un breuvage assassin qui vous troue un bedon ?
--Le sultan inquiétant, *son éphèbe et ministre* ;
--Pour ce soir, qu'on leur donne à manger ce dindon !
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 8 avril 2003

21-LE SOIR DU PYTHON

Il arrive en chantant, d'une étoile il se diapre ;
Connais-tu cet éphèbe amoureux d'Hiéron ?
Lui dit-on dans le soir du Python de l'or âpre ;
En chantant, il répond : « Je connais son giron. »

Le jour geint, le jour meurt ; le Ponant s'enguirlande
D'un collier de sang âcre, ululant, émouvant ;
Je regarde après moi : sous le ciel faux d'Irlande
On palabre en riant, le vent pleure en son van.

Quand la nuit me dit oui, je demeure immobile ;
Le ciel vaste et profond a soudain déchanté ;
Un marin en fureur a brûlé sa sébile ;
Dans la nuit inféconde une ogresse a chanté ;

Je demeure interdit accoudé sur ma table,
Je revois brusquement divaguer par les vaux,
Par les monts purpurins un mendiant lamentable ;
Quelqu'un dit dans la nuit : « L'ours vola vos travaux. »

Dans mon rêve échancre, je m'en vais en Sicile ;
On m'y donne un muguet, une acanthe, un lilas ;
J'y rencontre un sultan dont la fille est gracile :
« Montre alors ta main pâle, a-t-il dit, ton lit las ! »

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 9 avril 2003

22-LE TAUREAU ENTRAVÉ

Aujourd'hui le dragon m'a donné sa guirlande
Qu'il pétrit de ton sang tamisé par son van ;
Horrié, je refuse en damnant son Irlande ;
Le soir pleure avec moi l'antique hymne émouvant.

Une étoile au voussoir est restée immobile ;
Quand la lune a pleuré, le Grand-Chien a chanté ;
Le flot bot dans le soir bat encor sa sébile
Et l'esquif du pêcheur que la masse a ganté.

Un taureau qu'on entrave a beuglé dans l'étable ;
Je frissonne à mon tour ; par les monts, par les vaux,
Par les gués des Bédouins mon cousin lamentable
Crie encor, s'époumone : « L'ours brûla nos travaux. »

Mon cousin disparaît ; sur le sol de Sicile
On arrose un rosier, un laurier, un lilas
Du sang vif d'un vieillard réputé difficile.
Un aède a pleuré sentant mal aux doigts las.

Effronté le soleil du matin se diapre
De l'iris capricieux, des couleurs d'Hiéron,
De l'éphèbe insolent qui divague au vent âpre
Recherchant son humeur de giron en giron.
Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 9 avril 2003

23-VEUVAGE DU VENT

Au poète Louis Delorme

Une étoile a cinglé dans la nuit délétible,
Elle a dit à la lune en dansant : « Déganté
Est le Chien du voussoir. » J'ai perdu ma sébile,
A crié le marin quand le coq a chanté ;

Le vent veuf pleure encore au milieu d'une étable ;
Un voisin déambule en pleurant par les vaux
Et les monts...Je demeure accoudé sur ma table
Car je pense éploré qu'on se paît de nos veaux.

Brusquement à l'aurore on m'emporte en Sicile ;
Étonné j'y découvre un massif (de lilas,
De muguets) arrosé par Delorme et Cécile,
Mes amis dont je sais que les doigts sont très las ;

Le jour meurt, je me tais car la nuit s'enguirlande
D'un collier de chardons recueillis dans un van ;
Que dirai-je aux laveurs de nos morts en Irlande ?
--Laissez-moi sangloter dans ce vent émouvant !--

La nuit choit à mes pieds ; le voussoir se diapre
De douleur qui s'en va de giron en giron ;
Esseulé, quant à moi, je divague au vent âpre
En pensant en sanglots à la mort d'Hiéron.

Ksibet-el-Médiouni, le 9 avril 2003

24-L'OCCISION D'HIÉRON

Il arrive en criant, jette un cri lamentable.
Le dragon et l'ogron ont volé nos travaux,
Nous dit-il en sanglots ; il ébranle une étable
Tant ses pleurs sont brûlants, il s'en va par les vaux,

Par les monts, par les mers...Il arrive en Sicile,
Il y voit un trouvère au front pâle, aux doigts las ;
--Que fais-tu par ici par ce temps difficile ?
Lui dit-il. --Je replante un muguet, un lilas ;

Par les monts, par les vaux, dans la nuit délétible
J'aperçois mille Errants sous le ciel déganté ;
L'un d'entre eux a crié face au bourg immobile :
« Vagabonds, que veut-on ? Avez-vous déchanté ? »

Je regarde attentif ; le faubourg s'enguirlande
De colliers qu'ensanglante un rai d'or émouvant ;
Un pâtre en quittant le soleil lourd d'Irlande
Vient me voir me disant : « L'ours revend jusqu'au vent. »

En parlant, le pâtre de douleur se diapre :
« Nous irons désormais de giron en giron »,
Disait-il émouvant au rai d'or, au vent âpre,
« Apprenez, par Allah, l'occision d'Hiéron ! »
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 9 avril 2003

25-L'ENFANT DE LA PEUR

--Par Allah, que fait-il ? --Il parcourt la Sicile
Pour planter dans l'horreur un parfum de lilas ;
C'est l'enfant de la peur, de la nuit difficile
Puisqu'il vient de là-bas ; --son pays se veut las--.

--Par Allah, que fais-tu ? --Accoudé sur ma table,
Je rêve en sanglots ; des mendiants par les vaux,
Par les monts ont erré...J'entrevois une étable
Où se presse un troupeau de bisons et de veaux.

Je rêve en sanglots, je revois la sébile
D'un marin naufragé sous le flot déganté ;
La nuit rit en chantant ; sa chanson délétère
Se perdra dans le ciel qui n'est plus enchanté.

Je m'avance à pas lents quand la nuit s'enguirlande
De chardons purulents et du sang pur du vent ;
J'aperçois devant moi le dragon fou d'Irlande,
Un ogre à l'œil prompt ; suis-je au bourg émouvant ?

Brusquement le vespéral de douleur se diapre :
Aux faubourgs on s'en va de giron en giron ;
Consterné, je demeure au milieu du vent âpre ;
Par Allah, j'entrevois le sang gras d'Hiéron.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 9 avril 2003

26-LE PITEUX CABOTIN

Il ascend dans la peur au sommet du Taygète,
Il y trouve en pleurant l'ouragan qui nous rompt.
Dans mon rêve échancre le brigand nous rejette
Sous les pieds de l'ogron furibond à l'œil prompt.

En geignant, je m'envole à balai sur un manche,
Suis-je alors le sorcier grimacier du voussoir ?
Point du tout, dit l'imam en habits du dimanche :
« Troubadour amoureux, près de moi viens t'asseoir ! »

Le Taygète est fendu ; j'entrevois sur la nue
Un oiseau purpurin qui ressemble au condor.
Dans mon vol ramolli, j'aperçois l'Inconnue
Qui parvient d'un faubourg où s'éteint le rai d'or.

Après moi court un chien ; je reçois une ondée
De sang âcre avivé par un fou diabolin.
Dans la ville aux abois, par le sang inondée
Déambule en sanglots un piteux cabotin.

Dans la ville aux abois--s'agit-il de Carthage ?--
Je revois défiler de crasseux rémouleurs ;
L'un d'entre eux aux flancs creux serait né près du Tage,
Cependant que leur chef a perdu ses couleurs.

Ksibet-el-Médiouni, le 9 avril 2003

27-LE COQUIN DIABLOTIN

Au matin en riant il me bat de sa manche,
Avec joie il me dit : « Près de nous viens t'asseoir ! »
Étonné, je regarde : un sorcier sur un manche
À balai ; je me tais ; il ascend au voussoir.

Je regarde attentif le voussoir, vois la nue ;
Qui l'enfourche en pétant dans le soir ? Le condor ;
Qu'y fait-il ? Qu'y fait-il ? Il attend l'Inconnue
Qui sera dans le bourg pour briser ses rais d'or.

Le vautour a serré dans son bec une ondée
Qu'il fait choir par le soir sur un noir cabotin,
Sur le bourg purpurin et la ville inondée
Par le sang purulent d'un coquin diabolin.

Dans le bourg purpurin traversé par le Tage,
J'entrevois dans la brume un distors rémouleur,
Un errant effarant, un guerrier de Carthage,
Un sorcier grimacier qui n'a plus de couleur.

Je regarde alentour, j'aperçois le Taygète ;
Le vent pleure en giflant le faubourg qui nous rompt,
Le vent pleure en sifflant ; son pleur dru, je le jette
Sur le chien en fureur au croc lourd, à l'œil prompt.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 9 avril 2003

28-L'ESCLAVE ORPHELIN

Quand le jour s'est occis, quand la nuit est venue,
Ont plané dans la brume un vautour, un condor.
Je m'assois sur mon lit, j'aperçois sur la nue
Un enfant du faubourg défloré qui s'endort.

A plané sur ma tête hyaline, inondée
Par le sang acariâtre un taquin diabolin ;
Du ciel choit sur le bourg en veuvage une ondée
Que reçoit sur le chef l'incivil cabotin.

Mon lit grince au matin, j'aperçois dans le Tage
Un esquif aérien, enrichi de couleurs,
Un esclave orphelin, emmené de Carthage,
Un soldat phénicien qu'ont nourri nos douleurs.

Je m'avance à pas lents, par un soir de dimanche
Vers le bourg ; brusquement on m'aspire aux voussoirs ;
J'ascends vite à coup sûr à balai sur un manche ;
Mon matin s'évapore au profit de leurs soirs.

Tout en bas j'aperçois le sommet du Taygète,
--Qu'il est creux et profond !--Me flagelle un vent prompt.
Que j'ai peur ! Ô Seigneur ! Mon sang coule et se jette
Sur la mer océane au flot pur qu'on corrompt.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 9 avril 2003

29-LE BALAI DE JUJUBIER

Il a chu sur la ville orpheline une ondée
(S'écria dans le soir un tortu cabotin)
Et la ville orpheline est alors inondée
De sang vif que déverse un sournois diabolotin ;

Je m'écrie à mon tour car je vois près du Tage
Courir vite un servent surnommé Toucouleur ;
Le poursuit promptement arrivant de Carthage
Un dragon furibond qui répand la douleur ;

Je demeure interdit : est-ce à voir que la nue
Soit encor sans souci quand on mord le rai d'or ?
Je m'avoue à quia, j'aperçois l'Inconnue ;
Elle arrive au faubourg, avec elle un condor.

Je dévêts mes matins des parfums du dimanche,
Brusquement je m'accroche au rosier du voussoir,
Je voudrais m'isoler, je m'étends sur un manche
À balai de jujube où l'ogron veut s'asseoir ;

Cependant le vieux gnome a gagné le Taygète,
Il y trouve un marrube, un jujube au vent prompt.
J'aperçois devant moi l'or du soir qu'on rejette
À la flamme acariâtre en enfer qu'on ne rompt.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 9 avril 2003

30-LE LUTIN DU VOUSOIR

Où vas-tu ?me dit-il. --Je m'en vais à Carthage
Car c'est là que naquit Hannibal sans douleur ;
L'ange a dit : « Troubadour, va plutôt près du Tage
Délivrer ton gros bourg qui perdit sa couleur ! »

Je me tais, je l'écoute attentif ; une ondée
Se déverse au faubourg ; un furieux cabotin
M'interpelle en criant : « Dans la ville inondée,
Vois le sang déversé par ce gai diabolin ! »

Je me tais, je l'écoute attentif, sur la nue
J'aperçois un autour, un vautour, un condor,
Un aiglon au bec long, un bâtard d'inconnue...
Je reviens à mon bourg où je sais que l'on dort.

Je me tais, je m'écoute en tirant sur ma manche ;
Brusquement un lutin nous parvient du voussoir ;
Interdit, j'ôte alors mes habits du dimanche ;
« Viens t'asseoir près de moi, me dit-il, viens t'asseoir ! »

Je me tais, je m'écoute en voyant le Taygète ;
Du voussoir me parvient un rai d'or vif et prompt ;
Le dragon furibond prend cet or et le jette
Dans l'abîme océan qui s'entrouvre et se rompt. ¹⁰

¹⁰ -De ma table au café je voyais la mer grâce à la fenêtre à ma gauche ; j'écrivais poèmes sur poèmes, le cerveau brûlant, le front moite, la main tremblante, les yeux injectés de sang ; dans la chair et dans l'âme je vivais la chute de Bagdad en ce jour fatidique du 9 avril 2003, j'en voulais à mort aux ennemis ; voilà qu'un petit bourgeois d'une bourgade voisine de Ksibet s'installa dehors, juste devant moi sur la terrasse ; me tournant le dos, il regardait la mer avec une béatitude incommensurable admirant sa voiture pimpante bien parquée devant lui ; on lui servit un thé à la menthe qu'il se mit à siroter avec une de ces délectations qu'on ne peut décrire ; peu lui importait que Bagdad tombât aux mains criminelles des Yankee et de leurs acolytes ; il était heureux, bienheureux et savourait la vie comme on l'a rarement savourée. Je range mes affaires, sors du café, me planque devant lui alors qu'il aspirait profondément des bouffées de son chibouk et lui dit de go : « Sais-tu à quoi tu me fais penser ? » Il ne s'attendait ni à mon intervention ni à ma question et ne dit mot ; j'enchaîne sans attendre sa réaction ni sa réponse : « À quelqu'un qui suce un phallus. » J'étais prêt à le battre en effet pour peu qu'il fît quelque geste que se fût ; il resta muet et pétrifié.

31-LA NUIT DU SOMMEIL

--Que vois-tu ? --Le soleil que l'on tue au tropique,
Le sorcier iblîsique impossible à guérir,
Le dragon en courroux qui nous frappe et nous pique,
Le guerrier qui pénètre au faubourg sans férir.

Le dragon en courroux au soleil nous occulte ;
Je verrai trépasser ce dragon aux ajoncs ;
Mon ami marbrier me promet qu'il le sculpte,
Qu'il pétrit le dragon dans la fange et les joncs.

Dans mon rêve échancre, je me pais de détresse
Quand j'entends le guerrier et ses chants triomphaux ;
L'enfant pleure en marchant ; on se rit de sa tresse,
Or j'entends près de moi cependant chanter faux.

Brusquement le faubourg s'obscurcit de silence
Et s'enfonce en rêvant dans la nuit du sommeil ;
Le dragon hurle encor, sur la ville il s'élançe
Quand l'appuie un ogron effrayant et vermeil.

Effrayé, je me tais ; *mon cerveau lourd de sève*
Me fait mal au faubourg dont le phare est éteint ;
Je m'avance en silence au soir long qui s'achève ;
--Que mon pas est pesant, alourdi, incertain !--
Monastir, café les Arabesques, le 10 avril 2003

32-BOUQUETS DE CHARDONS

Ce porphyre hyalin--fleur de lin--qui le sculpte ?
C'est le vent maraudeur qui se vautre aux ajoncs,
Il me tresse un parfum et s'adonne au vain culte
De Koré, d'Hammon-Bâl adorés sous les joncs.

Dans mon rêve échancre, j'entrevois la Détresse ;
Elle arrive en chantant--je l'entends chanter faux-- ;
Éhonté, le vent tors la poursuit et nous tresse
Des bouquets de chardons pour ses jours triomphaux.

Au faubourg sans labour plane encor le silence,
Un silence étêté, parfumé de sommeil.
Brusquement vers moi seul le dragon se balance
Et me frappe en courroux de son pied bot vermeil.

Sur un arbre en veuvage orphelin de sa sève,
J'aperçois dans la nuit le falot qu'on éteint ;
--Saint-Allah, qui l'éteint dans la nuit qu'on dit brève ?
--Le dragon purulent à l'aboi clandestin.

Je m'avance à pas lents sous le ciel du tropique,
Je recherche un griot qui s'apprête à guérir
L'enfant tors de la nuit que j'occis de ma pique
Car il tue en riant nos cités sans férir.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 10 avril 2003

33-LA VILLE AFFAMÉE

Le relent purulent s'est enfui sous la tresse
D'une enfant aux abois qu'on entend chanter faux ;
Pourquoi donc ? me dit-on : elle a su la Détresse,
La Rancœur, le Moqueur aux cent cris triomphaux.

Le faubourg éventré se repaît de silence,
De douleur sans couleur, de rais tors, de sommeil...
Je m'avance à pas gourds vers le loup qui s'élançe
Sur la ville affamée au pleur âcre et vermeil.

Je m'avance à pas lourds dans la nuit qui s'achève,
Est-ce un rêve éveillé ? Mon pas gourd, incertain
Me conduit vers un arbre abattu sur la grève,
À l'entour du faubourg dont le phare est éteint.

Je m'avance à pas gourds vers le bras qui nous sculpte,
J'y rencontre en marchant un oued gros d'ajoncs,
Des marchands à canons que la nuit nous occulte,
Bâl-Hammon détrôné, descellé par les joncs ;

Je m'en vais cependant au-delà du tropique
Où s'apprête un guerrier toucouleur à guérir
Le trouvère orphelin de l'amour qui le pique
Quand l'hiver du félin entre au bourg sans férir.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 10 avril 2003

34-L'HOMME INCULTE

De vent lourd on se pâît au faubourg, de silence,
Dit l'aède en sanglots dans la nuit sans sommeil ;
On se pâît de famine-- au croc tors-- qui s'élançe
Vers le Tigre au flot bot, tortueux et vermeil.

On se pâît de famine accrochée à la sève
Du voussoir qu'on dessèche au matin incertain ;
Que dit-on ?dit l'ogron dans le jour qu'il achève.
Le trouvère a crié : « Qui déteint le matin ? »

Le voussoir qu'on dessèche a lauré de sa tresse
--De chardons tortueux aux parfums triomphaux--
Ma Cité qui se meurt dans la nuit que l'on tresse
Sous des rais distordus, les éclairs de sa faux.

Dans mon rêve échançré, j'aperçois l'homme inculte ;
Il arrive en scandant la chanson des ajoncs ;
J'aperçois le soleil affadi qu'il occulte,
Bâl-Hammon le Tyran fracassé sous les joncs.

Je m'en vais aussitôt d'un pas prompt au tropique
Pour occire un sorcier qui prétend nous guérir
De nos maux d'animaux, je l'abats de ma pique
Que j'aiguise au vent fol ; --il a peur de périr--.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 10 avril 2003

35-LE VENT SCULPTEUR

Que je souffre, Allah l'Un, du cerveau veuf de sève,
Je m'avance à pas lents vers un jour incertain ;
Le matin hyalin crie encore : « On m'achève,
Par Allah, voyez donc ce falot qu'on éteint ! »

Alentour du faubourg s'alourdit le silence ;
Le trouvère amoureux a rêvé de sommeil,
Vers le ciel crevassé, purpurin, il s'élançe ;
Son élan est figé par l'autour dit vermeil ;

--Que fait-il ? --L'ogron plante au faubourg la Détresse,
La Rancœur attisées aux chants faux, triomphaux--.
Le trouvère amoureux parle au vent qui lui tresse
Un bouquet de houx vert, moissonné par sa faux ;

C'est alors qu'il se tait dans ce vent qui lui sculpte
Figuier sec, étêté, flagellé par ajonc,
Aloès et cactier...Ce guerrier vous occulte
Le faubourg moribond qui gémit sous le jonc ;

Aloès et cactier, sous les feux du tropique,
Qui les brûle en riant s'apprêtant à guérir
Ce guerrier de ses maux ? Je m'agrippe à ma pique
Car j'ai peur de ses feux, car j'ai peur de périr.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 10 avril 2003

36-LA PROCESSION ÉTRANGE

Il moissonne au couchant la lueur de ma lampe ;
Quant à moi, je grimpe aux sommets des sept monts ;
On m'y livre en dansant la noirceur de l'estampe ;
--Qui va là ? Qui va là ? --La légion des démons.

Le Damné dans le bourg à nous tous communique
La fleur noire, accrochée aux péchés capitaux ;
Quant à moi, je sanglote adorant Dieu-l'Unique
Dans un temple achéen aux curieux chapiteaux.

Je m'en vais d'un pas fin traversant les années ;
J'aperçois devant moi des bassets rubescents,
Des clabauds impuissants, des enfants basanées,
Des corbeaux croassants aux chardons fleurissants,

Des champs gras, purpurins où s'épand le mensonge,
Des oueds, un vent tiède aux parfums ingénus,
Des marais purulents où tournoie un ort songe,
Un vieillard qui divague en marchant les pieds nus,

Un curé de campagne endormi dans l'église,
Une étoile orpheline aux sanglots innocents,
L'ouragan des brigands, des flots bots sans balise
Et les grains de la nuit ; --j'en comptai dix-neuf cents--.
Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 11 avril 2003

37-LA VILLE IMPOTENTE

Le vent hurle en courroux, au faubourg communique
La fureur de Satan aux péchés capitaux ;
Ashtarté, Bâl-Hammon vénérés du Punique
Sont terrés dans un temple aux doriens chapiteaux.

Le griot me l'a dit, lui qui sait ses années :
Troubadour, connais-tu la Cité des puissants ?
Connais-tu ces Chansons aux odeurs basanées ?
Les Errants de la Nuit aux relents fleurissants ?

Je me tais dans la brume épaissie et je songe
À la ville impotente où l'on va les pieds nus ;
Devant moi j'aperçois la Cité du mensonge
Où l'on tue orphelins et enfants ingénus...

Brusquement je me trouve au milieu d'une église,
Un seul diacre, un évêque aux regards innocents ;
Fort coquin dans la nef l'ouragan subtilise
Le cantique hyalin qui fleurit l'an deux cents.

Brusquement je me vois dépouillé de ma lampe,
Je m'avance à pas lents dans le noir sur des monts
Purpurins ; je suis seul ; on me livre une estampe
Pour graver le récit éhonté des Démons.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 11 avril 2003

38-LES SURNOMS DES DÉMONS

Je connais des enfants aux abois, basanées,
Des guerriers triomphants, des sultans tout-puissants,
Des émirs luxurieux, amoureux des années,
Des prés verts, des champs creux, des faubourgs florissants.

Dans mon rêve échancré, je revois le mensonge
Ondoyer au faubourg des enfants ingénus,
L'ouragan tortueux balayer un vieux songe
D'apatride affamé qui divague aux champs nus,

Mais voilà que le prêtre a chanté dans l'église ;
Sur l'autel ont plané des regards innocents.
Le vent gai, fort coquin aux enfants subtilise
L'ancien chant grégorien et le livre aux Puissants.

Ce vent gai, fort taquin à nous tous communique
En dansant la senteur des péchés capitaux ;
En priant, je sanglote adorant Dieu-l'Unique ;
--Une oiselle a volé sur de gros chapiteaux--.

Un lutin vient me voir s'accrochant à ma lampe,
Puis s'en va d'un pas noir aux sommets de ses monts ;
Je demeure interdit ; qui me donne une estampe
Pour graver au limon les surnoms des Démons ?
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 11 avril 2003

39-LE CADI D'ARCADIE

Que fais-tu, troubadour ? On se pâit de mensonge
Au faubourg sans labour, dans la mer, au ciel nu ;
Attentif, je me tais, je me tais, suis-je en songe ?
On rêvasse au faubourg, me dit l'ange ingénu.

On rêvasse au faubourg, dans la nef de l'église,
Dans la ville incendiée aux enfants innocents ;
Un cadi d'Arcadie à la nuit subtilise
Les parfums déhiscentes du benjoin, de l'encens.

Dans la ville incendiée ont filé les Années.
Je retresse en pleurant les lauriers des Puissants,
Je construis des châteaux de mes fleurs basanées.
Saint-Allah, je suis las de leurs Bourgs Fleurissants.

Je retresse en pleurant au couchant la tunique
Du lutin qui s'adonne aux péchés capitaux ;
En pleurant au couchant je repense à l'Unique,
À ce Zeus étendu sur les cent chapiteaux.

Brusquement le lutin vient me voir, prend la lampe
Et me dit en courroux qu'il ascend sur les monts
Pour occire Athéna ; je lui donne une estampe :
« Grave alors de ces Dieux les surnoms, des Démons ! »
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 11 avril 2003

40-L'ESTAMPE DE L'ARCHANGE

Je m'en vais visiter d'un pas prompt une église,
J'y retrouve à genoux le gros pape Innocent ;
Sa tiare en éclair que le chant fleurdelise
A brillé d'un éclat mystérieux, rubescent.

Je m'arrête en sanglots ; absorbé par mes songes,
J'entrevois brusquement un archange ingénu ;
L'ange ailé, purpurin qui maudit les mensonges
M'a frôlé le chef gris pour ascendre au ciel nu.

Je m'arrête en sanglots ; mil cent peaux basanées
Ont fumé dans le soir ; s'affaira le puissant
Archiduc opulent qui perdit ses années
À flâner aux cent deux lupanars florissants.

Je m'arrête en sanglots et je pense à l'Unique,
Or Iblîs encourage aux péchés capitaux,
À vous tous il murmure, à vous tous communique :
« Déposez Allah-Dieu sur ces saints chapiteaux ! »

Je m'arrête en sanglots, je me sers de ma lampe
Pour marcher dans la nuit évitant les Démons ;
Or l'archange ingénu m'a donné son estampe
Que je prends en chantant et m'en vais sur les monts.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 11 avril 2003

41-LA CORBEILLE DE L'OGRON

Le printemps brille encor quand s'envole une abeille
Au-dessus d'un condor, quand hulule un hibou.
À mon frère un ogron a donné sa corbeille
De chardons purpurins, de purin ; le ciel bout.

Quand j'entends dans la nuit coasser la grenouille,
Je pâture en pleurant les tisons du tourment ;
De l'aurore un rai d'or perd encor sa quenouille ;
Le trouvère hyalin pleure alors, le jour ment.

Dans mon rêve échancre j'aperçois de la suie
Sur un mur vermoulu que surmonte un berger ;
Je m'en vais devant lui d'un pas lent, je m'essuie
Le visage, --or l'ogron a voulu m'héberger--.

Je parcours la cité faisant fi de la plèbe ;
Un lutin vient vers moi ; d'où sort-il ? D'un bazar.
Il me dit en émoi : « Pais la fleur de la glèbe,
La lueur scintillant sur la peau du lézard ! »

Le jour geint, le jour meurt dans la nuit assoupie ;
Je rencontre un ami qui se plaint de son cœur,
Son cœur fou, me dit-il. Dans la nuit accroupie
Je l'entends blasphémer son fou cœur, sa rancœur...
Ksibet-el-Médiouni, café des Sportifs, le 12 avril 2003

42-PIQÛRES

Qui coasse au matin ? Le crapaud ? La grenouille ?
Je ne sais, dit le jour, le vent dit : « Le jour ment. »
On coasse encor plus ; le vent perd sa quenouille,
La lui vole un ourson qui répand le tourment.

Le ciel prend au matin la couleur de la suie.
Le nuage a pleuré le trépas du berger.
Mon front sue ouragan, éclair fou ; je l'essuie.
Le trépas me poursuit car il veut m'héberger.

Dans mon rêve échancre, je me pais de la glèbe.
L'autour passe après moi ; le voyant par hasard,
Je lui dis en courroux : « Connais-tu de la plèbe
L'hymne ancien, phénicien qu'elle achète au Bazar ? »

Une étoile a crié dans la nuit assoupie.
Brusquement j'ai pris mal aux doigts gourds et au cœur ;
Mon regard a tourné plus encor que toupie
Quand l'ondin m'a jeté dans le cœur sa rancœur.

Je m'avance en pleurant quand me pique une abeille ;
Je me tais quand me pique ululant un hibou,
J'en recueille en sanglots les longs dards en corbeille ;
Le jour meurt ; la nuit geint en sommeil ; le ciel bout.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

43-FULGURANCE

Troubadour amoureux, que veux-tu ? Que j'essuie
Ta douleur ? Par Allah, parle alors au berger
Du faubourg orphelin, embourbé dans la suie !
Cet éclair du matin voudra bien t'héberger.

Je me tais malgré moi car je pense à la plèbe
Que l'on range au trottoir pour bénir le Cæsar ;
Ma pensée est allée aussitôt à la glèbe
Où s'accroît le chardon et louvoie le lézard.

Dans mon rêve échancre, je revois ma toupie,
Mon carquois bigarré, mes élans fous de cœur,
Mon cheval alezan, ma chamelle accroupie
Sous un vert caroubier arrosé de rancœur.

J'aperçois le crapaud, j'entrevois la grenouille,
L'étang ord, la mer basse où se tord le tourment ;
Je revois mon aïeule au couchant, sa quenouille
Et je pleure en marchant car je sais qu'on nous ment.

À sénestre ont volé la chouette, un hibou ;
Je m'en vais d'un pas doux caresser une abeille
Qui me pique en volant au cœur lent qui donc bout ;
Le ciel pleure à son tour en m'offrant sa corbeille.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

44-L'ÉMIR LUXURIEUX

Un serf noir vient me voir ; on m'attable à la glèbe,
Me dit-il en pleurant, c'est le vœu du Cæsar,
Poursuit-il en sanglots, je suis fils de la plèbe
Et me pais de chardons quand s'écaille un lézard ;

Je l'écoute attentif --à l'aurore assoupie
Car la nuit s'est figée en pissant sa rancœur-- ;
J'entrevois brusquement la jument accroupie
D'un émir luxurieux dont de roc est le cœur.

Dans mon rêve échancre, des murets gros de suie,
Des remparts colossaux, des troupeaux sans berger,
Une étoile assassine, un dragon qui s'essuie
Le visage, un ogron qui veut tant m'héberger,

Un crapaud coassant que poursuit la grenouille
Qui sautille avec force à la mare en tourment,
Mon aïeule en émoi dévidant sa quenouille...
Le jour meurt sans abois, la nuit dort, le ciel ment.

Le lutin brusquement m'a donné sa corbeille,
Il y mit la chouette, il y mit un hibou ;
Mon cœur bat, mon cœur bout car me pique une abeille ;
Saint-Allah, il est vrai que Ta fleur pleure et bout.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

45-MENSONGES DU COUCHANT

--Troubadour, où vas-tu dans la nuit assoupie ?

--Je m'en vais d'un pas lourd enterrer la rancœur
Qui m'étouffe et m'occit-- comme occit ma toupie
(La fendant sous un roc) un ami du moqueur--.

Le vent pleure en sifflant, il s'adresse à la plèbe :

« Par Allah, où vas-tu ? Rencontrer le lézard ?
Que l'on sache au faubourg qu'il attache à la glèbe
Femme enceinte, enfant gourd, jeune éphèbe...au hasard ! »

Le vent pleure en sifflant, sur mon flanc il essuie

Un éclair entaché de sang blanc de berger

Égorgé dans la nuit et le vent gros de suie.

Un lutin m'a crié qu'il voulait m'héberger.

Dans mon rêve échancré, j'aperçois la Grenouille

Qui coasse en sautant attisant le tourment,

Du coton en flocons, du lin rond, la quenouille

De l'aïeule au pur front, le Couchant qui nous ment.

Je me tais car je vois voltiger une abeille,

Un frelon, un bourdon à côté d'un hibou ;

Quelqu'un m'offre en passant de l'encens en corbeille,

Du benjoin de Java, du jasmin marabout.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

46-CHANSONS INCIVILES

Il arrive en chantant et s'agrippe à nos âmes ;
--Qui va là ?lui crié-je. --Un frileux papillon ;
Je me tais ; on répand des grains blancs de sésames ;
Je suis pris par les crocs d'un affreux tourbillon.

Ô Seigneur, je prends peur du long pleur de l'aurore !
L'ouragan m'a poussé me prenant par le bras.
Le faubourg sans tambour pleure encor ; j'y pérore ;
Qui m'écoute ou m'entend par ce temps de Cobras ?

Dans mon rêve échancre, j'aperçois dans les villes
Le Dragon, des Ogrons aux yeux prompts, le Crapaud ;
On m'adresse en riant des chansons inciviles ;
Le Dragon, le Crapaud ont brûlé mon chapeau.

Je m'en vais à pas gourds vers mes sœurs magnanimes ;
Larme aux yeux, en chemin je me plains de leur sort ;
On me dit de cesser de pleurer près de Nîmes ;
C'est l'Oiseau couronné qui reprend son essor.

Au faubourg sans tambour, des agents de police ;
Sur la place on se tait, cependant qui discourt ?
--Le vent triste au croc lourd qui fracasse un calice
Et le donne en éclats aux Vassaux de la Cour--.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

47-LE CALICE DE FIEL

Le coq veuf pleure encor le rai d'or de l'aurore ;
La nuit meurt dans son sang ; le vent prend sur les bras
Le corps froid, desséché du tribun qui pérore
Face au gnome aux yeux tors, au sorcier, aux cobras.

--Que de fois j'entendis les bruits sourds de la ville !--
Le discours fade et lourd, tortueux du Crapaud
M'a toujours laissé gourde ; son épine incivile,
Purulente au couchant troue encor mon chapeau.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois près de Nîmes
Le sorcier grimacier qui se plaint de son sort.
Je m'en vais chez les gens dont les cœurs magnanimes
Ont chanté la chanson de l'Oiselle en essor ;

Je rencontre en chemin un fourgon de police ;
--Qui va là ? me dit-on. --Un tribun qui discourt ;
--Pas besoin de tribun, nous t'offrons ce calice
Gros de fiel, de poison : nous pendons haut et court.

Je retourne au douar ; on se rit de nos âmes,
De nos cœurs sans rancœur ; un léger papillon
Me poursuit dans ma marche et répand des sésames
Sur mes pieds conjurant le furieux tourbillon.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

48-LES COBRAS DE L'AUTAN

--Troubadour, où vas-tu ? --Je m'en vais dans la ville
Où l'on chante, où l'on danse en tirant son chapeau,
Je m'en vais voir l'Ogron dans sa ronce incivile ;
On me dit qu'hier soir il a vu le Crapaud.

Je connais Avignon ; nous irons tous à Nîmes ;
Je prépare un sursis pour l'Ogron sans essor ;
On me dit que mes sœurs aux cœurs purs, magnanimes,
Iront vite au couchant sangloter sur son sort.

Dans mon rêve échancre, j'aperçois la police,
Elle arrive en fourgon dans le vent qui discourt ;
Je lui donne un chardon, une ortie en calice ;
Le vent hurle, il ulule et s'abat dans ma cour ;

Je poursuis mon chemin, je parviens à l'aurore ;
Le vent hurle, il se lève et me prend par le bras ;
Quant à moi, je m'assois dans ce vent et pérore ;
--Qui m'écoute et m'entend ? --De l'Otan les Cobras.

Brusquement le dragon se saisit de nos âmes,
De la fleur en douleur du joyeux papillon ;
Je lui jette un long pleur détrempe de sésames ;
Il s'engouffre en hurlant dans l'affreux tourbillon.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

49-L'ÉVENTREUR DE LA VILLE

--Troubadour, qu'as-tu vu ce matin près de Nîmes ?
Dans le port de Toulon ? De l'Autour sans essor ?
Troubadour, as-tu vu des imams magnanimes ?
Qu'ont-ils dit, par Allah ? --« Pleurez donc sur le sort

Du Dragon, de l'Ogron amoureux du calice
Engrossé de poison que l'on offre à la Cour ! »
J'aperçois devant moi quatre agents de police,
Je suis seul dans le soir et le vent qui discourt.

Dans mon rêve échanré, la Sorcière incivile
A chanté sans vergogne en louant le Crapaud,
Le Dragon purpurin, éventreur de la Ville
Lui tirant dans le vent bassement son chapeau.

Des rayons vaporeux ont percé de l'aurore ;
Le jour point dans le sang qui s'épand de mon bras ;
Sur la nue un cochet malicieux qui pérore ;
Au faubourg la Vipère, un Serpent, cent Cobras ;

Quelqu'un crie en pleurant : « Attention à vos âmes !
Lucifer a fleuri l'effrayant tourbillon. »
--Que ferai-je ? --« Par Allah, arrosez les sésames !
De rosée abreuvez ce frileux papillon ! »
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

50-GRAINS DE SÉSAME

--Troubadour, que fais-tu ? --Des fourgons de police,
On m'en veut au trépas, on m'en veut à la Cour--.
Un sergent me propose un ergot de calice ;
Je le laisse ergoter dans le vent qui discourt.

Je m'enfuis dans la nuit, je m'enfuis loin de Nîmes,
Frère aîné, courageux, te plains-tu de mon sort ?
J'ai confiance en vous tous--dont les cœurs magnanimes
Ont maudit dans le soir l'Oiseau noir sans essor--.

--Troubadour, qui fais-tu ? --Le Cadi de la ville,
Il arrive en tonnant, avec lui le Crapaud ;
Je leur lance à la face une idée incivile ;
Le Cadi, le Crapaud ont brûlé leur chapeau.

Dans mon rêve échancre, je m'abreuve à l'aurore
Car la nuit qui s'éteint a laissé choir son bras ;
Près de moi j'aperçois le Serpent qui pérore
Sous le ciel gros de fiel où mourront les Cobras.

Je regarde attentif ; on s'en prend à nos âmes ;
Je crois voir voltiger l'aérien papillon ;
Je lui donne en pleurant mes cent grains de sésames
Et le pousse assez loin du mortel tourbillon.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 avril 2003

TABLE

TACHISME	
Menaces de l’Ogre.....	
Cauchemars.....	
Le Moribond.....	
L’Œil changeant.....	
Offrandes (1).....	
Offrandes (2).....	
La Troïka de Monica.....	
Tachisme (1).....	
La Valse des Airs.....	
Chez le Sorcier.....	
Récitation d’Antan.....	
Sur le Pont Mirabeau.....	
Résurgences parisiennes.....	
Tachisme (2).....	
Aléas.....	
Blitz (1).....	
Blitz (2) (3) (4).....	
Blitz (5).....	
La Marguerite et la Catin.....	
Blitz (6) (7).....	
Blitz (8) (9).....	
Veritas.....	
Homère.....	

Assassinat gratuit.....
Tachisme (3).....
Blitz (10).....
Blitz (11).....
Blitz (12).....
Tachisme (4).....
Chants d'Été.....
Le Suicide du Chien.....

RÉSURGENCES.....

Sardanapal.....
Chant rubescent.....
Le Sorcier (1).....
Le Sorcier (2).....
Le Sorcier (3).....
Le Sorcier (4).....
Le Sorcier (5).....
Résurgences (1).....
Blitz (1, 2, 3, 4, 5).....
Résurgences (2).....
Résurgences (3).....
Résurgences (4).....
Résurgences (5) [Les Sept Grands Abdallah].....
Résurgences (6) [La Légion Sarracène].....
Résurgences (7) [Le Patrice Apatride].....
Le Psalmodiste.....
Blitz (6, 7, 8).....

L'Astre pédéraste.....
Réminiscences.....
La Farandole des Noms (I).....
La Farandole des Noms (II).....
La Farandole des Noms (III).....
La Farandole des Noms (IV).....
Petit Poème de Nuit
Blitz (9)	
Les Colchiques (poème original de G. Apollinaire).....
Les Colchiques (poème remanié).....
Mai (poème original de G. Apollinaire).....
Mai (poème remanié).....
Le Pont Mirabeau (poème original de G. Apollinaire).....
Le Pont Mirabeau (poème remanié).....

RÊVES ET SOUVENANCES.....
Les Sanglots longs.....
À Fleur d'Eau.....
Pierres précieuses.....
Follet.....
Sur la Grève.....
Le Marchand de Venise.....
Le Filleul de la Nuit.....
Andante.....
Mort du Jour.....
Parfum de Tilleul.....
L'Escarmouche.....

Bourg émacié.....
Le Dragon de la Nuit.....
Le Chasseur assassin.....
Les Cent Masques de Louis-le-Grand.....
La Sueur de la Terre.....
La Mer sans Rivage.....
Le Ministre souffleté.....
Le Sorcier du Levant.....
La Plèbe en Veuvage.....
Le Soir du Python.....
Le Taureau entravé.....
Veuvage du Vent.....
L'Occision d'Hiéron.....
L'Enfant de la Peur.....
Le piteux Cabotin.....
Le coquin Diablotin.....
L'Esclave orphelin.....
Le Balai de Jujubier.....
Le Lutin du Voussoir.....
La Nuit du Sommeil.....
Bouquets de Chardons.....
La Ville affamée.....
L'Homme inculte.....
Le Vent sculpteur.....
La Procession étrange.....
La Ville impotente.....
Les Surnoms des Démons.....

Le Cadi d'Arcadie.....
L'Estampe de l'Archange.....
La Corbeille de l'Ogron.....
Piqûres.....
Fulgurance.....
L'Émir luxurieux.....
Mensonges du Couchant.....
Chansons inciviles.....
Le Calice de Fiel.....
Les Cobras de l'Autan.....
L'Éventreur de la Ville.....
Grains de Sésame.....